REVUE SPIRITE

FONDÉE PAR ALLAN-KARDEC

Rédacteur en chef depuis 1870 : P.-G. LEYMARIE

38e ANNÉE — Nº 11. — 1er NOVEMBRE 1895.

CHANGEMENT DE DOMICILE

Nos correspondants et nos abonnés sont prévenus, que la *Librairie des Sciences psychologiques, spirites et psychiques,* est installée à Paris, 12, *rue du Sommerard,* depuis le 15 septembre 1895.

Désormais toutes les correspondances et les demandes de volumes, devront être adressées, 12, rue du Sommerard, au nom de M. P.-G. LEYMARIE.

Notre librairie est actuellement au centre du commerce et des éditeurs, près du *Musée de Cluny,* de la *Sorbonne* et du *Collège de France.*

RÉFLEXIONS PHILOSOPHIQUES

Depuis un siècle la physique, la chimie et les travaux d'art ont fait de merveilleux progrès ; tandis que la philosophie, qui a joué un si grand rôle à diverses époques, est de plus en plus délaissée. Cette déchéance de la science des principes tient à plusieurs causes :

1° La physique et la chimie donnent satisfaction aux nombreux besoins de l'époque, elles sont la base de la plupart des industries modernes, source de richesses ; tandis que la philosophie enrichit bien l'esprit, mais ne profite guère aux intérêts matériels.

2° L'enseignement des deux premières est plus à la portée des intelligences moyennes, parce qu'à leur théorie est jointe une expérimentation intéressante et probante, ce que ne peut pas faire la philosophie dont les démonstrations abstraites et spéculatives échappent à nos sens ; c'est à l'in-

telligence seule à les comprendre et à se les assimiler, ce qui exige une disposition d'esprit particulière, peu fréquente à notre époque positive.

3° Diverses méthodes ont été suivies dans les études philosophiques:

La méthode hypothétique, conforme aux habitudes de l'esprit au début des sciences, alors que l'imagination domine, paraît avoir été la plus ancienne; ses bases abstraites sont de pures suppositions ou des systèmes fantaisistes; cette méthode toute spéculative peut édifier des théories ingénieuses, brillantes, mais éphémères, comme le démontre l'histoire de la philosophie; elle ne convient pas aux époques éclairées.

La méthode théologique établit sa base sur les dogmes révélés, elle a régné dans le moyen âge et a formé la scolastique; elle impose ses décisions avec autorité et enlève à la philosophie son véritable caractère qui est la libre recherche de la vérité par les seules lumières de la raison fondée sur l'évidence, ce qui est en complète opposition avec les dogmes fantaisistes du catholicisme.

La scolastique fut un habile exercice logique, mais elle n'a produit aucune découverte. Cette méthode appuyée sur de mauvaises bases, ne peut résister aux attaques du scepticisme qui remplace les croyances religieuses par le doute universel, en faisant habilement ressortir leur côté faible.

La méthode sceptique est une arme destructive qui n'édifie rien, développe la critique maligne et ne produit que des ruines; elle laisse l'esprit humain dans le doute qui est la mort de l'intelligence et de l'activité.

Pour atteindre un but déterminé, il faut qu'il y ait foi chez le chercheur.

La méthode philosophique généralement adoptée se base sur le sens intime et la raison. On a cherché à appliquer à l'étude de l'ordre moral la méthode expérimentale si propice aux sciences naturelles, mais les principales conceptions de la philosophie ne peuvent pas être appréciées par nos sens, elles sont du domaine de l'entendement; c'est en se repliant en elle-même que l'âme apprend à les connaître.

La vraie philosophie est basée sur l'observation, la raison et la réflexion; le manque d'expérimentation en rend l'étude plus difficile et moins attrayante que celle des sciences naturelles.

Maintenant les professeurs et les écrivains qui l'enseignent, s'y prennent-ils toujours bien? C'est à examiner. Les explications philosophiques ne tombant pas sous les sens, exigent une forte tension d'esprit, difficile à soutenir de la part des élèves et de beaucoup de gens peu habitués au jargon pas toujours précis des hautes écoles. Les maîtres oubliant cela, font souvent à leurs élèves de longues tirades formées de raisonnements successifs

entremêlés de phrases incidentes, que ces derniers suivent mal, et qui, pour ainsi dire, leur font perdre pied.

Il ne faut pas oublier que tout enseignement doit être clair et concis ; il convient de faire ressortir les principales questions qui sont les jalons des sciences, et laisser le plus possible aux élèves le soin d'étudier par eux-mêmes les détails. L'important est de leur indiquer la bonne voie, surtout en philosophie, où toutes les vérités sont en germe dans l'esprit humain ; on doit tâcher de les leur faire découvrir par eux-mêmes, comme faisait Socrate, leur intelligence et leurs souvenirs y gagneront.

Trop souvent les philosophes développent outre mesure les raisonnements sur des choses évidentes par elles-mêmes ; la généralité des hommes comprend bien mieux par l'évidence que par les longs et fatigants raisonnements qui ne sont pas dans la nature humaine.

Les longs discours conviennent aux orateurs qui veulent fasciner et entraîner leurs auditeurs, ou à d'habiles avocats qui par ce moyen fatiguent et déroutent leurs adversaires, les captent et leur insinuent le faux pour le vrai.

La vérité a peu besoin de longues phrases pour être comprise par les intelligences droites. Le judicieux Socrate, compris de tout le monde, dialoguait mais ne discourait pas. Jésus-Christ et les prophètes n'ont jamais fait de longues phrases ; il en est de même des communications spirites.

La métaphysique, à cause de ses abstractions, demande plus de concision et de clarté que les autres sciences.

Enfin il y a la méthode mystique dans laquelle on classe les actes spontanés d'intuition, et les inspirations du génie, comme déterminées par une illumination soudaine. Le mysticisme fait appel aux forces secrètes de l'âme.

Bacon croyait que l'âme recueillie en elle-même pouvait prophétiser et deviner, et que dans le songe, l'extase, et au moment de la mort, elle pouvait voir l'avenir.

Depuis la connaissance du spiritisme, le mysticisme est appelé à jouer le principal rôle en philosophie, en l'éclairant sur une foule de questions restées jusque-là obscures ou douteuses. Notre intention n'étant point de faire un cours de philosophie, nous nous bornerons à montrer la supériorité de la philosophie spirite sur toutes les autres.

PSYCHOLOGIE

Deux sciences se partagent l'étude de l'homme : la physiologie étudie l'homme physique, la psychologie étudie l'homme moral. Cette dernière se divise en deux : l'une détermine les facultés de l'âme, l'autre sa nature. Les

phénomènes de la pensée, quoique d'une nature plus subtile et plus délicate que ceux du corps, peuvent être convenablement observés et connus, car, si nous fixons attentivement notre attention dans notre for intérieur, nous jugeons parfaitement ce qui s'y passe.

Certains apologistes du catholicisme cherchent à infirmer la valeur et l'utilité des études psychologiques qu'ils redoutent comme disposant à la libre pensée.

Dans ses recherches philosophiques M de Bonald dit : « Notre esprit est un instrument qui nous a été donné pour ne connaître que ce qui est hors de nous. D'après cela nous ne pourrions pas même faire notre examen de conscience, car, lorsque nous l'employons à s'observer lui-même, il est à la fois instrument et matière d'opération, travail improductif qui ressemble à l'ouvrage d'un artisan dépourvu de toute matière, qui passerait son temps à examiner ses outils et à les polir... Nous prenons ainsi en nous le point d'appui qui doit nous enlever, nous nous pensons nous-mêmes, nous voulons nous poser dans une balance sans contrepoids ; tandis que notre esprit ne peut opérer qu'en dehors de nous... autrement il s'épuise et se consume dans cette stérile contemplation de lui-même. »

Ainsi l'homme ne se connaîtrait pas mieux que les animaux ; on voit à quelles fausses idées peut conduire le fanatisme religieux.

Descartes et les principaux philosophes au contraire ont fait le plus grand cas de la pensée humaine qui est la meilleure preuve de notre existence et de notre valeur, en disant que l'homme est incapable de réfléchir, que sa pensée l'ignore comme celle de l'animal ; M. de Bonald arrive à raisonner comme les matérialistes qui nient la conscience.

DES FACULTÉS

Dans les sciences naturelles les phénomènes sont attribués à des causes premières peu connues.

Dans l'homme, l'âme ou le moi est la cause unique et connue des phénomènes psychiques appelés facultés.

L'idée de faculté comporte celle d'activité, avec une volonté qui les dirige à son gré. Le minéral et la plante, n'ayant ni facultés ni activité, n'ont que des propriétés.

L'animal agit instinctivement à l'aide de fonctions non raisonnées qui lui tiennent lieu de facultés ; dépourvu de conscience, il ne se connaît et ne se juge pas.

Ce qui embrouille beaucoup l'étude des questions philosophiques, c'est que leur solution est souvent présentée et discutée de plusieurs manières,

ce qui donne à cette science quelque chose d'indécis qui déroute les élèves.

Le spiritisme n'offre pas cet inconvénient ; il présente ses idées avec assurance et grande vraisemblance.

Ainsi la métaphysique, qui jusqu'à présent a été une science de disputes pleine d'obscurités, est appelée à une régénération complète dans l'étude des principes et des causes premières généralement traitées par des hypothèses.

Le spiritisme nous initie aux lois qui régissent l'univers ; il nous fait voir leur corrélation ; ainsi l'amour, la charité, la paternité, la solidarité, bases de la morale humaine, deviennent dans le monde matériel : l'agrégation, la cohésion, l'affinité, l'attraction, les combinaisons, l'égalité de pression dans les liquides, l'égalité de tension électrique et calorifique ; les esprits et les humains sont reliés par les communications et tous reliés à Dieu par la prière.

Ainsi, le spiritisme nous explique le plan du créateur qui veut que l'univers fasse un tout bien relié, vraie religion universelle.

Les philosophes ont beaucoup discuté sur les diverses facultés de l'âme ; de nos jours ils en admettent trois principales : la sensibilité, l'intelligence et la volonté. Comme toujours ils ont traité ces questions généralement évidentes avec une fatigante prolixité.

Il faut reconnaître que sur ces question ils ne sont pas en désaccord avec le spiritisme ; ainsi que lui ils reconnaissent parfaitement la valeur du jugement et de la raison dans toutes les pensées et les actes humains ; sous ce rapport ils sont en complète opposition avec certains apologistes exaltés du catholicisme.

Quelques théologiens ont été embarrassés pour faire concorder la liberté humaine avec la prescience divine ; nous traiterons cette question dans la théodicée.

Pour le moment nous dirons seulement que la prescience de Dieu n'empêche pas sa justice de fonctionner, et que l'homme est parfaitement libre dans la voie limitée que Dieu lui a imposée ; tous les actes qu'il pourra y accomplir étant prévus, porteront bien moins de préjudice à l'infinie puissance divine que ne pourraient en faire à un maître puissant d'innocents oiseaux enfermés dans une bonne cage.

DE L'AME

La philosophie dit qu'en rentrant en dedans de nous-mêmes, nous y trouvons une force qui sent, pense, agit et se détermine librement. Nous sentons parfaitement que cette force est une et identique pendant toute notre

vie, qu'elle a des fonctions immatérielles toutes différentes de celles du corps.

L'existence évidente de l'âme dispense de recourir à une logique abstraite pour la démontrer.

Nos organes matériels ne peuvent agir sur eux-mêmes.

Ainsi l'œil ne se voit pas, l'oreille ne s'entend pas, mais l'esprit par sa nature immatérielle a conscience de lui-même ; il se saisit à la fois comme sujet et objet et se juge ; dans cette dualité il ne perd pas son unité, faculté dite science que n'ont pas les animaux.

MATÉRIALISME OU POSITIVISME

Le principe du matérialisme est que nous ne pouvons rien connaître que par les sens ; en conséquence il nie l'existence de l'âme parce que ses phénomènes ne tombent pas sous les sens ; il n'admet que les faits sensibles reconnus par l'analyse.

Pour lui il n'y a que cela de positif, tout le reste est entité, abstraction ou fiction. Il prétend que le moral ne dirige pas le physique, mais qu'il lui est soumis ; ainsi les facultés morales de l'homme se développent, s'affaiblissent et disparaissent suivant l'état bon ou mauvais du corps ; l'intelligence dépend du développement du cerveau ; une lésion de cet organe entraîne une lésion dans les facultés intellectuelles. L'âge, la santé, le climat déterminent le moral de l'homme.

Le cerveau produit la pensée, comme l'estomac digère les aliments et comme le foie sécrète la bile.

Le bon sens et le sentiment intime combattent avantageusement cette doctrine matérialiste : si l'état du corps a une certaine influence sur l'âme, celle-ci a une influence bien plus grande sur le corps qu'elle a construit ; elle le fait mouvoir, dirige la volonté et les actes, les modifie parfois brusquement, suivant les circonstances.

L'énergie morale et l'enthousiasme de la foi opèrent des prodiges. Mais les philosophes, de même que les religions, ne peuvent soutenir leurs assertions en psychologie qu'à l'aide d'arguments métaphysiques, presque toujours discutables, parce que, ne tombant pas sous les sens, ils sont difficiles à saisir.

Plusieurs importantes questions embarrassent les métaphysiciens : quelle est la nature de l'âme, celle de la matière ? comment l'âme immatérielle peut-elle agir sur le corps matériel ? Ils ne peuvent guère y répondre que par des hypothèses plus ou moins discutables.

Ils se bornent à dire que l'âme est une, simple et invisible. Plusieurs admettent entre le corps et l'âme, un fluide intermédiaire, subtile, intelligent

appelé force vitale, végétative, fluide nerveux, etc., qu'ils ne peuvent pas définir, parce que leurs connaissances psychiques sont trop bornées.

Le spiritisme, mieux renseigné en métaphysique, va beaucoup plus loin dans l'étude des causes premières ; il nous dévoile la vie d'outre-tombe ; ses innombrables communications nous prouvent parfaitement l'existence de l'âme séparée du corps, sa survivance après la mort ; elles nous donnent d'intéressants détails sur la nature de l'âme, sur sa liaison avec le corps par le périsprit ; des aperçus sur l'origine de la matière qui proviendrait d'un état passif de la substance universelle, condensé par le fluide universel, intelligent, ou par la substance active ou directrice: *Dieu*.

La philosophie base généralement ses explications psychologiques sur des hypothèses ; le spiritisme appuie les siennes sur une connaissance plus approfondie des causes premières, ses assertions paraissent fondées.

Les interminables discussions causées par les bases hypothétiques de la psychologie classique, ont à diverses époques amené le doute, puis le scepticisme dans les idées spiritualistes, d'où est résulté le matérialisme et le néantisme constaté de nos jours.

Conséquences fâcheuses du matérialisme néantiste:

1° En morale, comme le matérialisme (ou le néantisme) fait dépendre toutes nos facultés psychiques des organes du corps, il est forcé de nier le libre arbitre, le mérite et le démérite, ce qui conduit au fatalisme. La vertu désintéressée étant considérée comme une chimère, l'égoïsme devient l'unique but des actions humaines.

2° En législation, le matérialisme déclare qu'en soi rien n'est juste ni injuste. Le droit c'est l'utile, la pénalité fait la force et la sanction des lois.

3° En politique, la force est le principe de la souveraineté ; érigée en droit, elle élève et renverse les gouvernements ; tout fait accompli est légitime. L'instabilité des institutions et l'anarchie n'ont de remède que dans le despotisme qui maintient la société en empêchant la guerre de tous contre tous. La moralité est dans le succès qui justifie tous les actes. Les deux grands ressorts de la politique sont la force et la ruse habilement combinées. Le bonheur des États consiste dans leur prospérité matérielle, principal but de la politique dénuée de morale.

4° En fait de religion, le vrai matérialisme n'admettant pas une vie future, considère les religions comme des superstitions, des moyens de gouvernement. Mais on voit souvent, parmi les catholiques principalement, un matérialisme mitigé, qui engendre une religion complaisante, intéressée, toute de calcul, dépourvue de conviction, dirigée non par le devoir et l'amour des semblables, mais par l'égoïsme, l'usage social et une

vague crainte de l'avenir ; cette religion facile s'allie souvent à une morale relâchée et se contente des pratiques extérieures du culte.

5° En histoire, le matérialisme introduit le fanatisme, les hommes n'étant que les instruments de forces aveugles. Il justifie les crimes comme imposés par les circonstances. Il fait de l'historien qui doit être l'interprète de la conscience des peuples, un narrateur indifférent. Les causes morales qui déterminent les institutions et les révolutions sont subordonnées aux causes physiques, aux influences de climat et de race.

6° Dans la littérature et les beaux arts, l'idéal est remplacé par le réel, la beauté morale par la beauté physique, les grâces sévères de la modestie par le gracieux et le joli. L'extraordinaire est recherché, les goûts se dépravent. La glorification de la matière, l'exaltation des bas instincts, la peinture des passions déréglées inspirent le poète, l'artiste et l'écrivain. L'art ne s'étudie qu'à plaire aux sens et à les exciter, il farde le vice et rend la vertu fade et ridicule. Le scepticisme se montre sous diverses formes : les uns oublient les soucis et la brièveté de la vie en s'abrutissant dans les jouissances matérielles, d'autres cherchent l'indifférence dans l'ataraxie, quelques-uns n'y trouvent que le désespoir, nulle part le calme et la satisfaction.

7° Dans la science règne l'empirisme qui n'admet que les faits matériels tombant sous les sens. Le savant méconnaît la valeur des faits moraux, il veut les soumettre aux procédés mathématiques et physiques, il conteste aux sciences morales leur certitude.

Dans les sciences pratiques le scepticisme arrête l'essor de la pensée ; ennemi des idées théoriques et hypothétiques, il paralyse le génie et fait obstacle aux découvertes.

Les sciences morales, les spéculations désintéressées sont remplacées par les applications lucratives. Le stimulant des travaux n'est plus le désir de connaître, l'amour du gain passe avant l'amour du vrai.

8° L'éducation, le perfectionnement moral de l'homme est sacrifié à son perfectionnement matériel et productif. L'éducation n'étant plus libérale est dirigée vers l'utile. L'instruction se réduit à l'acquisition des connaissances suffisantes pour conduire promptement et facilement à la fortune, au bien-être matériel unique but de la vie.

C'est l'abandon des méthodes sérieuses qui développent en tout sens et sans précipitation l'esprit pour lui-même, suivant la progression de ses facultés, en tâchant de le rendre actif et vigoureux et en l'habituant à tirer le plus possible de son fonds naturel par son énergie propre, sans le surcharger de formules et de mots qui développent plus la mémoire que l'intelligence, qui ne font aucun appel à sa spontanéité. Alors l'esprit incapable

de penser et de découvrir par lui-même, perd son activité, tombe dans l'engourdissement et s'atrophie.

Tels sont les funestes effets du matérialisme. Une pareille doctrine, subversive de l'ordre moral, contraire aux idées religieuses, funeste à la société a généralement été repoussée par la conscience du genre humain ; mais elle a prévalu aux époques où le désordre est dans les mœurs, comme dans les derniers temps de Rome. Chacun devint néantiste.

A notre époque le matérialisme a été soutenu par des hommes capables ; mais le spiritualisme chrétien, qui domine dans nos croyances et nos institutions, l'a contenu et l'a empêché de s'établir comme théorie philosophique ; il est reconnu que le genre humain pris en masse est spiritualiste.

Mais si notre siècle est théoriquement spiritualiste, il a laissé envahir ses mœurs par un matérialisme pratique dont la société actuelle reconnaît en elle les fâcheux effets ! ils proviennent surtout de son scepticisme en philosophie, en religion et en politique ; c'est dire que ces trois moyens usés sont impuissants à relever notre société matérialisée dans ses mœurs.

En conséquence, le spiritualisme plein de sève, précis dans sa doctrine, est appelé à donner une nouvelle vie à ces trois moyens devenus sans force et sans vertu. (*A suivre.*) P.-G LEYMARIE.

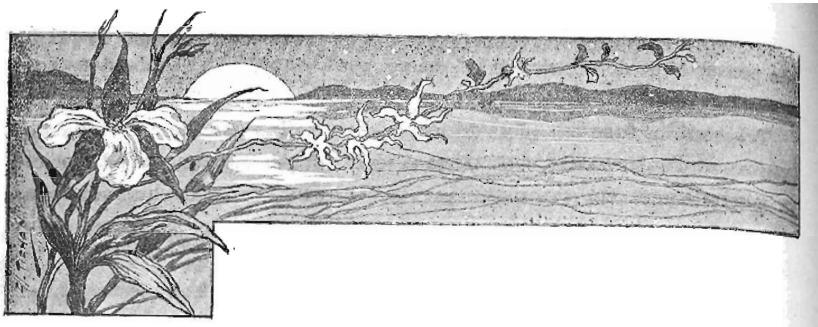
EN RÉPONSE AU *LOTUS BLEU*

M. Lecomte nous a apporté lui-même au mois de Juillet dernier, l'article intitulé : « *Le dégagement astral et la limite de l'atmosphère terrestre* », qui a paru dans la *Revue* d'Août, en nous disant que cet article avait déjà été publié, mais qu'il désirait nous le donner avec une page inédite.

Le *Lotus Bleu* nous a écrit pour en réclamer la priorité, nous la lui donnons.

LA RÉDACTION.





CONDAMNÉ AU PILORI

APPEL DE LA SENTENCE

Je débrochais, ces jours derniers, une pile de livraisons de la *Revue* pour leur faire la toilette et les mettre en état de figurer sous le même uniforme que leurs aînées sur le rayon qui les attend. Cette opération est assez monotone ; volontiers, pour la varier un peu, je me laisse aller, en tel cas, à jeter de-ci et de-là un coup d'œil sur les pages que je décous, classe et empile en volumes à relier.

Et voilà comment la signature de M. Horace Pelletier, l'aimable, spirituel et fidèle correspondant de la *Revue*, me tombant sous les yeux, je me mis à parcourir un article où il nous conte, avec sa bonne grâce habituelle, deux historiettes extraites de son répertoire, inépuisable, semble-t-il, ce dont je me félicite pour ma part. (*Revue* d'octobre 1894, p. 606 et s.) Elles sont intéressantes comme documents destinés à grossir le fonds spirite ; mais, que M. Pelletier me pardonne ma franchise, à mon avis peut-être n'auraient-elles rien perdu s'il avait gardé en portefeuille la prosopopée dont il les fait suivre :

« Ombre de Voltaire, tu le vois, malgré tes sarcasmes, la superstition tient toujours le sceptre du monde; elle fait toujours sentir son influence et elle se moque de toute ta bande qu'elle brave résolument. »

Déjà l'an dernier, à première lecture, cette diable de prosopopée m'avait fait un singulier effet et donné bonne envie de chercher noise à son auteur, de spirite à spirite, amicalement, fraternellement, cela va de soi. Puis j'avais oublié. A seconde lecture, l'effet se reproduit de plus belle; je n'y résiste plus, tant pis il faut que je chicane pour me soulager. Je n'ai pas, paraît-il, un tempérament à supporter double dose, faiblesse nerveuse ou autre.

M. Pelletier, lui aussi, a la sienne, et Voltaire est sa bête noire. Pour peu qu'il le rencontre au bout de sa plume, il l'accroche et lui administre quelque verte apostrophe en manière de correction. Chacun prend son soulagement où il le trouve.

Dieu me garde de lui en faire un crime, pas même un reproche; mais

veut-il bien me permettre de lui poser une question? A quel Voltaire adresse-t-il ses excommunications? Car, depuis qu'il est mort, il y en a plusieurs qui circulent de par le monde. Il y a le vrai, puis bon nombre d'assez méchants pastiches courant les rues et rappelant tant bien que mal l'original et une foule de misérables caricatures odieusement peinturlurées.

Il y a lieu de présumer que M. Pelletier ne connaît qu'imparfaitement l'original; sans quoi, lui, le chercheur de vérités, l'ami de la justice, ne condamnerait pas ainsi sans miséricorde ce brillant et vaillant esprit qui, toujours sur la brèche ou à l'assaut, passa sa vie à batailler pour le triomphe de la justice et de la vérité sous tous ses aspects.

« Le scepticisme, dit M. Pelletier, a été pendant la fin du siècle dernier... la grande, la très grande mode... A l'époque où il dominait exclusivement on n'entendait parler que de terrasser l'hydre de la superstition... En dépit des fanfaronnades de toute la séquelle de Voltaire, l'hydre de la superstition n'est nullement terrassée, comme on le croyait. » Hélas! non et malheureusement, ajouterais-je, en me réservant d'expliquer mon adverbe — mal sonnant à première audition, je le crains, aux oreilles de M. Pelletier.

Le scepticisme tel qu'on entend le mot généralement, c'est-à-dire se réduisant en fait de profession de foi à *un peut-être oui, peut-être non, peu importe le surplus*, sans doute cette insouciance du but de la vie, cet affaissement de la conscience fut de mode au XVIII^e^ siècle et non pas seulement à la fin. Mais, j'en demande bien pardon à M. Pelletier, cette mode fut beaucoup moins générale qu'il semble le croire. Dans le monde gorgé de richesses et de privilèges plus ou moins mal acquis, amolli, énervé par l'abus du luxe, du plaisir, des jouissances sensuelles, oui, sans doute, ce scepticisme était de bon ton et réputé comme un brevet d'élégance et de supériorité de caractère. Talons rouges et *esprit fort* allaient très bien de compagnie, rien n'était mieux porté. Oui, assurément, chez messieurs de la noblesse de cour, de la haute prélature, de la haute finance et leurs attenances les plus proches, on en était à trouver tout naturel de résumer son *credo* en un seul mot : jouir! et le déluge après, possible... mais, temps perdu d'y songer.

Pourtant ne nous abusons pas. En dehors de ce monde, réceptacle et condensation des vices du temps, qui n'était, au vrai, qu'une parcelle gâtée de la France, ne parlons pas de scepticisme au sens vulgaire du mot. Autrement comment expliquer *Quatre-vingt-neuf*, cette prodigieuse conclusion du XVIII^e^ siècle, cet acte de foi de tout un peuple affirmant, au nom de l'humanité, imprescriptibles parce que immortels les principes du droit, du devoir, de la justice, en un mot de la morale. Divine, humaine? laquelle? Il n'y en a pas deux.

Quatre-vingt-neuf donna la formule, embroyonnaire, je le veux bien, d'un monde nouveau émergeant des décombres du passé. Mais les formules, destinées à régénérer la conscience des peuples, ne sont pas faites, que je sache, de doute et d'indifférence ; elles sont nécessairement et suprêmement affirmatives, sans quoi il faudrait admettre que les profondes et brusques révolutions sociales au cours desquelles l'humanité s'efforce de rejeter de son organisme les éléments viciés, en vue de raviver ses forces et d'en déployer de nouvelles, sont des effets sans causes, des miracles de génération spontanée.

Autre question non moins amicale : si Voltaire fut le père de ce scepticisme dissolvant qui, à coup sûr, mérite tous les qualificatifs que lui inflige et lui pourra infliger M. Pelletier, comment aussi expliquer que ses plus fervents admirateurs et ses détracteurs les plus acharnés s'accordent invariablement à le proclamer un des plus actifs, des plus infatigables, des plus puissants préparateurs de ce 89 d'où date une nouvelle étape du progrès humain. Il a fait sa semaille d'idées ; la récolte des faits a suivi et se continue. Qui donc à plus haut titre que lui a droit de revendiquer sa part dans la *Déclaration des droits de l'homme*, la plus solennelle affirmation de principes humanitaires qui ait été promulguée dans notre monde depuis dix-huit siècles. Soyons logiques et tâchons d'être justes.

Que M. Pelletier flagelle de son mieux l'épais scepticisme des représentants émasculés de notre aristocratie et de la majorité de notre bourgeoisie ploutocrate, je suis le premier à l'applaudir de ne pas ménager, à l'occasion, les lanières à son fouet. Le pyrrhonnisme dont ces cervelles et ces cœurs délabrés tirent vanité n'est au vrai qu'un diplôme d'égoïsme bête, de viduité intellectuelle, d'avachissement moral. Incontestablement, c'est à cet avachissement que nous sommes redevables en notre fin de siècle de l'arrière fond de putréfaction dont les miasmes ne se révèlent et ne percent que trop souvent à travers le faux brillant de ce qu'on est convenu d'appeler les couches supérieures de notre société. A quoi bon des preuves ? elles surabondent. Ne remuons pas cette bourbe, elle sent trop mauvais ; passons.

Bravo donc à toutes les fouaillées administrées à ce scepticisme abâtardissant dont la diffusion heureusement semble, à en croire certains indices, toucher à son terme. Le constater, le flétrir, le combattre, rien de mieux. Mais est-il bien juste d'en rendre responsable l'auteur du *Principe d'action* et n'est-ce pas en définitive faire le jeu de la tourbe mêli-mêlo de fanatiques d'imbéciles et de sycophantes qui a pris à tâche de déshonorer la mémoire de l'homme qui s'était donné pour mission de faire la lumière dans le capharnaum des vendeurs du temple et d'en livrer les arcanes à la risée publique,

aussi bien que dans la caverne judiciaire et tortionnnaire de son temps et d'en révéler les horreurs ?

Hé ! sans doute il est de tradition, de règle, de bon ton dans le monde sacerdotal et ses annexes, dans la chaire, les sacristies, les salons *bien pensants*, dans la bouquinerie *pieuse*, de clamer que si la foi s'en va et les saintes pratiques, et les bonnes mœurs, si nous tournons à mal, si nos pasteurs et directeurs spirituels ne font pas de nous autant de petits saints à mettre en niche, *c'est la faute à cet infâme Voltaire ! !* Avant de passer condamnation et de joindre son anathème au déluge d'imprécations et de malédictions dont ce tas de pharisiens s'efforce d'accabler cette mémoire détestée, ne serait-il pas de simple équité de chercher, en raison de la provenance, le but final des malédictions et la vraie cause de l'acharnement ?

Que nous ne devions pas, certes, nous, libres-penseurs (au vrais sens du mot), nous spirites, que nous ne devions pas un culte de vénération à l'auteur de *Candide* et de *la Pucelle*, j'en conviens très volontiers. Que nous réprouvions certaines de ses productions, que nous les déplorions comme autant d'erreurs où de débauches de ce brillant esprit, d'accord. Oui, mais je m'abuse étrangement ou je suis fondé à croire que, d'autre part, nous lui devons bien quelque reconnaissance, ne serait-ce qu'en retour de cette liberté de penser, d'agir, de dire, d'écrire selon notre conscience, dont nous jouissons enfin et malgré tout, liberté pour la conquête de laquelle il a combattu jusqu'à son dernier jour, jusqu'à ce jour où il a résumé le souvenir de ce combat de soixante ans en deux mots : « Dieu et la liberté »(1).

Sans lui, où en serions-nous ? Qui le sait, qui peut le dire, si toujours en éveil, toujours prêt, toujours en armes, sans repos, sans trève et sans peur, en vrai fils de la Gaule, il n'avait mené son siècle à l'assaut de toutes les iniquités, de toutes les tyrannies, de toutes les bastilles ? (1).

Dans l'ardeur, dans l'emportement de la lutte, que plus d'un de ses coups ait porté au-delà ou à côté du but visé et soit profondément regrettable, je n'ai garde de le contester. Mais en fin de compte, pour juger l'homme et l'œuvre sans risquer un déni de justice, la première chose à faire est, me semble-t-il, de s'efforcer de pénétrer, de vivre par la pensée dans le milieu où il a vécu sa vie tourmentée, puis d'envisager l'œuvre sur l'ensemble, sur les résultats.

Quels temps, quelle société ! Ouvrons l'histoire à ce chapitre, édifions-nous. Dix-huit siècles après qu'il a été dit aux pasteurs de peuples : « Allez et enseignez l'amour de Dieu et la justice », eh bien, comme aux pires siècles

(1) Quelques semaines avant sa mort, visité par Franklin qui lui présenta son petit-fils en demandant pour lui sa bénédiction : *God and Liberty*, dit Voltaire, voilà la seule bénédiction qui convienne au fils de M. Franklin.

de ténèbres et de barbarie, la torture est prodiguée avec un luxe d'effroyables raffinements. Sous l'impulsion du prêtre et l'approbation royale, au nom du Dieu de miséricorde, on emprisonne, on pend, on roue, on écartèle, on brûle, les bandits, les assassins ? oui peut-être bien, mais surtout les maldisants, les malpensants, les malpratiquants, les fauteurs d'hérésies, les imprudents qui n'ont su retenir leur plume ou leur langue. On envoie pourrir dans quelques basses-fosses ou ramer sur les galères de Sa Majesté les misérables qui osent bien se plaindre que ce cette Majesté *très chrétienne* les affame ou les déshonore pour entretenir royalement son sérail et gaver ses sultanes et ses favoris ; pour moins encore, pour être mal en règle avec messieurs de l'Ordinaire ou messieurs de la Maltôte, ou les maîtresses de messieurs les Ducs et Pairs, bref, de la noble crapule dorée, chamarée ou mitrée.

En fait de religion, l'officialité des pompes, des observances méticuleusement réglées par l'épiscopat et surveillées par la police sacerdotale ; en fait d'apôtres, des casuistes nourris de la *Somme* d'Escobar ; en fait de politique, l'abandon des traditions nationales, le gaspillage et l'arbitraire. Les *lettres de cachet* sont menues faveurs distribuées journellement par le pouvoir à ses amis qui au besoin en spéculent ; la loi en réalité se réduit au bon plaisir d'un despote de droit divin et, de degré en degré, à celui de son entourage, de la valetaille de cour et de sacristie née, pense-t-elle, pour s'engraisser des sueurs du peuple et épuiser les voluptés terrestres.

La finance, plus ou moins savonnée de sa roture, rivalise avec l'aristocratie d'épée et d'église pour raffiner ses vices sous l'habile direction des fils de Loyola qui se chargent d'accommoder au mieux Dieu et le diable Vénus et la Vierge, Cythère et la Jérusalem céleste.

Comment s'étonner dès lors que dans ce monde en dissolution, religion, morale, devoir, honneur, vertu, ne soient plus autre chose que des mots sonores et vides, d'autant plus aisément prodigués dans le beau langage qu'ils ne répondent plus à aucune réalité vivante !

C'est au sein de cette société gangrenée dans ses moelles qu'est né, que s'est instruit s'est formé, qu'a dû vivre et lutter Voltaire.

(*A suivre.*) T. THONOEPH.

RÉCIT DU CHANCELIER HUGO KOLLATAJ

Cher Monsieur Leymarie,

A notre époque fin de siècle où les idées comme les hommes errent à l'aventure, sans que rien de positif n'arrive à donner satisfaction à cet état de choses, dont tout le monde souffre sans savoir pourquoi, le spiritisme apparaît comme un seul remède pour sortir de ce gâchis matérialiste. C'est lui seul qui nous administre la preuve expérimentale de l'existence de l'âme, de son indépendance de l'organisme, de sa domination sur cet organisme et de sa survivance après la désagrégation dudit organisme. Lui seul nous démontre la réalité de la vie future et par suite l'existence de Dieu, sa bonté, sa justice et sa sagesse. Grâce au spiritisme ces vérités cessent d'être des hypothèses aujourd'hui, quoique généreuses et consolantes, il est vrai, mais des hypothèses. Les expériences du Dr Robert Hare, de Philadelphie, qui à l'aide de ses appareils ingénieux a contrôlé scientifiquement les manifestations spirites, ont fourni la preuve qu'il était en présence d'une grande vérité et il la confirme dans son ouvrage : « L'examen expérimental des manifestations spirites. » Le juge Edmonds, après un examen minutieux et approfondi des phénomènes, a aussi donné la preuve de la réalité des esprits. MM. Robert Dale Owen, le Dr Robert Chambers, le Dr Géo Sexton, Cromwell Varley, le Dr Lockhard Robinson, William Crookes, R. Wallace, Paul Gibier, Camille Flammarion, Zöllner, ont pris toutes les précautions possibles pour n'être pas trompés et ont été convaincus et convertis par ces phénomènes qui jusqu'à présent étaient une énigme. Puisqu'ils affirment hautement, soutiennent avoir vu, et n'hésitent pas à donner leur témoignage, la raison ne nous commande-t-elle pas de nous incliner en présence de telles assurances? — Oui, ces faits de manifestations spirites, quoique très extraordinaires, doivent être vrais, puisqu'ils sont certifiés par des personnes éclairées, sérieuses, de haute intelligence et d'une valeur incontestable. Par ces expériences nous voyons et nous devons croire, que notre âme est indépendante de l'organisme qu'elle survit au corps et qu'il y a plusieurs autres vies après celle-ci. Le spiritisme nous apporte un surcroît de preuves expérimentales de ces vérités et met ces preuves à la portée de toutes les personnes de bonne foi, matérialistes, positivistes, incrédules et cléricaux. La base donc de toute religion et de tout spiritualisme, tant rationnel, que traditionnel, est le « Spiritualisme expérimental » Tout homme pensant, sans parti pris bien entendu, conviendra donc avec moi, que ces faits spirites méritent d'être examinés sérieusement et que tout homme de science consciencieux, ne doit pas reculer plus longtemps devant l'examen et, trou-

vant la vérité, il doit avoir le courage de la proclamer. Voilà mes idées sur le spiritisme.

Aujourd'hui je veux vous raconter un fait d'apparition qui a été décrit par M. le comte Henri Rzewuski dans son œuvre historique : « *Laska i przeznaczenie* ».

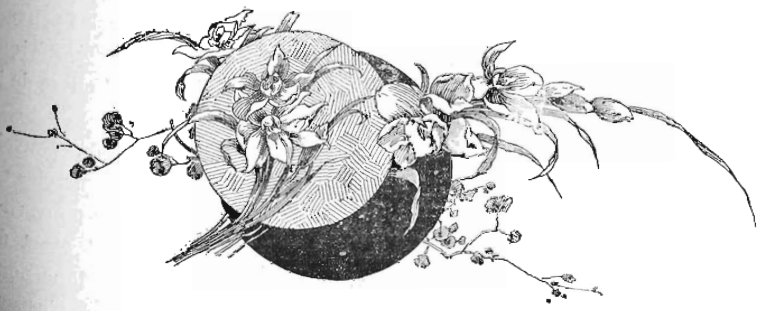
Au mois de novembre 1798 plusieurs célébrités polonaises du XVIII^e^ siè-
« cle telles que : l'abbé Hugo Kollataj, grand chancelier de l'État et célèbre
« écrivain philosophe polonais ; Thadée Czacki ; comte Rzewuski, le père de
« l'auteur et beaucoup d'autres, se trouvaient réunis un certain soir au
« salon du comte Czacki. Plusieurs d'entre eux étaient partisans de la phi-
« losophie de Voltaire. La conversation était très animée ; enfin elle tomba
« sur l'existence certaine d'un monde invisible, qu'il était impossible de
« nier, attendu que les phénomènes d'apparitions de personnes décédées
« sont assez fréquents. Ces apparitions ont été vues par beaucoup de per-
« sonnes, dignes de foi et il est impossible de rencontrer quelqu'un qui
« n'ait vu ou entendu raconter quelques histoires surnaturelles. Mon père,
« sachant bien que l'abbé Kollataj était voltairien jusqu'à la moelle des os,
« lui dit : « Chancelier, quant à vous, n'est-ce pas, on peut être sûr que
« vous n'avez jamais rien vu de surnaturel de votre vie et que vous n'ajou-
« ter aucune foi à ces histoires à dormir debout. — Après quelques minutes
« de silence, le chancelier répondit ; » Cependant il m'est arrivé un fait extraordinaire, que je vais vous raconter. C'était en 1788, j'habitais, comme vous savez, tout près du palais de notre roi Stanislas Auguste Poniatovski et vu mon service à la Cour, je devais être présent les jours de réception. Tous les matins à 9 heures j'assistais en grande tenue à la messe, dans la chapelle du roi. Après la messe je devais être présent à la toilette du roi et ensuite je travaillais avec lui dans son cabinet jusqu'à midi. Mon service à la Cour et la vie du grand monde me prenaient beaucoup de temps ; et pour cette raison il ne me restait pour mes occupations personnelles et mes affaires, que les matinées et quelquefois une partie de la nuit.

Dans ce temps-là, comme vous savez, les grandes perruques poudrées étaient à la mode et chaque personne qui fréquentait le monde devait avoir un habile coiffeur, perruquier, comme on les appelait alors. J'eus donc, comme tant d'autres de mes semblables, un coiffeur à l'année, un certain Bravacki, le plus célèbre artiste dans son métier de tout Varsovie, et son devoir était de venir tous les jours à 7 heures du matin pour me coiffer. Mon habitude était de m'éveiller très matin et de rester ainsi couché pendant quelque temps. Mon coiffeur m'attendait alors dans mon cabinet de toilette. Un jour que j'avais plus de travail que d'habitude pour le cabinet du roi, je m'étais couché seulement à 3 heures du matin, mais cela

n'empêcha pas qu'à 6 heures, selon mon habitude je fus éveillé. Tout à coup la porte s'ouvrit et je vis entrer un drôle de personnage, en un mot, la caricature d'un vieil allemand. C'était un homme de petite taille, gros, trapu, la face couperosée, le ventre énorme et portant une grosse perruque poudrée. Son habit était fait à l'ancienne mode, d'une couleur indécise, avec de gros boutons en métal, un pantalon en velours noir, un gilet rouge, des bas blancs et des souliers à énormes boucles. Il me salua plusieurs fois, très bas, presque à terre, et disparut. Je m'habillai à la hâte et courus, à l'antichambre demander mon coiffeur Bravacki, Mais personne ne l'avait vu entrer. — « Mais où est donc le vieil Allemand qui était chez moi et qui vient de sortir de ma chambre à l'instant? » demandai-je. Cependant les domestiques affirmèrent n'avoir vu personne. Ils n'avaient pas quitté l'antichambre dès le matin et c'était la seule entrée dans mes appartements. Comme *Bravacki* n'arrivait pas, et que je ne pouvais me passer de coiffeur j'en fis venir un autre. Étant continuellement occupé, j'oubliai ma drôle de vision. Le lendemain en m'éveillant, je vis venir mon coiffeur Bravacki comme d'habitude. Je lui demandai naturellement quelle était la cause de son absence d'hier matin. — « Excusez, Excellence, me dit-il, hier j'étais très occupé ; le chef de notre corporation est mort, subitement foudroyé par l'apoplexie ; comme j'ai été en apprentissage chez lui et qu'il m'aimait beaucoup, j'ai dû m'occuper de son enterrement. C'est moi qui l'ai habillé pour le cercueil. « — Comment était-il et quel habit lui avez-vous donné? » demandai-je. — « Excellence, c'était le type d'un viel Allemand, répondit Bravacki, petit, gros, trapu, avec un gros ventre, il avait un habit couleur indécise, gilet rouge et bas blancs ! — Mais je l'ai donc vu hier à 7 heures du matin ! — dis-je à Bravacki, étonné. Maintenant je comprends tout, il est venu me faire des excuses pour votre inexactitude ! »

Succès et prospérité à la *Revue Spirite* et à son administration.

A vous cordialement, Joseph de KRONHELM.





THÉORIES DES SPECTRES

LES MÉDIUMS SONT-ILS DOUÉS DE LA 4e DIMENSION

PREUVES PSYCHO-PHYSIQUES

Comment se produisent les matérialisatiens. Explication scientifique des merveilles qui embarrassent les médiums et les spectateurs

La mesure de l'impossible est actuellement perdue.
CHARLES READE.

Dans un numéro récent de l' « Inter-Océan », on me demande, par « Via Media », si, la dématérialisation d'une personne est un fait que l'on doit attribuer à la 4e dimension de l'espace dont le médium serait doué.

Voilà certainement une question facile à faire, mais à laquelle il est difficile de répondre brièvement et de manière à être compris de tout le monde, pour cette raison que les matérialisations et les dématérialisations sont le résultat de nombreuses combinaisons du magnétisme animal et de phénomènes électriques, joints à la possession innée de la 4e dimension de l'espace.

Je suis d'accord avec Hudson quand il dit que « nous ne devons pas recourir au surnaturel, aussi longtemps que l'explication d'un phénomène peut se trouver dans la loi naturelle » ; et comme tous les miracles peuvent s'expliquer sans qu'il soit nécessaire de pénétrer dans la sphère ésotérique de la superstition, si nous prenons la peine de regarder dans le livre de la nature, pourquoi chercher au delà ?

Relativement aux événements qui ne sont pas à la portée du pouvoir humain, Bobbage dit, dans le 9e traité de Bridge Water : « Les miracles ne sont pas des déviations aux lois assignées par le Tout-Puissant au gouvernement de la matière et de l'esprit, mais ils sont l'accomplissement exact de lois ignorées beaucoup plus étendues ». Le cas étant ainsi, j'ai donc pour objet, 1° de décrire les phénomènes de combinaisons de force et d'espace

d'une manière aussi concise que possible ; 2° de présenter la méthode au moyen de laquelle je suis arrivé aux théories ci-après élucidées, et illustrer les appareils employés dans mes investigations.

Avant de traiter de la dématérialisation nous commencerons par la phase psycho-physique qui la précède toujours.

Ces « formes » brillantes et lumineuses qui apparaissent avec tout l'éclat de brillantes phosphorescences, sont les plus puissants agents pour convertir les sceptiques au spiritisme, parce que, non seulement elles nous présentent des apparences remarquables, mais parce que c'est aussi la plus tangible phase des œuvres, que généralement on attribue à des esprits désincarnés.

De même que la machine pneumatique est supérieure à tout autre appareil pour illustrer les merveilles de l'électricité physique, la matérialisation est un phénomène qui illustre la variété des merveilles de la nature et surpasse toutes les autres preuves que nous donne la science psycho-physique.

Quand je déclare qu'il y a une ressemblance frappante dans la lumière projetée dans l'espace sous la forme de matérialisation, avec la phosphorescence irisée que nous présente la science sous le nom de tubes de Geissler, je sais très bien que mon opinion sera critiquée par plusieurs de nos autorités scientifiques ; mais, comme mes investigations m'ont conduit à faire cette comparaison, il est juste que je présente les faits qui prouvent que ma déclaration est correcte.

On sait, depuis des années, que le magnétisme existe dans le corps humain, quoique le nombre de ceux qui le possèdent soit limité, tout comme est limité le vrai talent de la peinture ; la plupart des personnes qui possèdent cette force ne s'en doutent pas. On nous fait souvent cette question : pourquoi les médiums prétendent-ils que les manifestations sont l'œuvre des esprits, si elles sont produites par des lois naturelles ?

Ils sont, généralement, aussi ignorants de la nature du phénomène des spectres qu'ils le sont de la construction de leur personnalité physique et psychique. Comme les apparitions qui émanent du cabinet ont la forme humaine, ils sont trompés par l'apparence et concluent que ces fantômes lumineux sont des esprits.

L'espace est entièrement pénétré par un fluide subtile, appelé Ether, lequel est en réalité de l'électricité à l'état statique ; nous allons voir comment le rayonnement des ondes éthériques, ou électriques, peut agir sur les molécules d'oxygène et d'azote qui composent l'air autour du médium.

L'énergie, la chaleur, la lumière et l'électricité sont identiques, mais

chacune a sa phase particulière ; elles peuvent s'unir l'une l'autre, et former des combinaisons, qui par leur bizarrerie défient la persistance de la curiosité de l'homme.

Il est admissible que des sensitives, ou des sensitifs magnétiques, puissent obliger la force magnétique à agir, de manière à se transmettre en un courant électro-éthérique très fort, et c'est avec l'espoir qu'on ne me trouvera pas présomptueux, que j'affirme ce fait qu'avec une force semblable à sa disposition, il serait comparativement facile de la faire passer en un espace de plusieurs mètres de longueur, même si le courant était insuffisant pour faire dévier les « feuilles » d'un électroscope, il n'aurait pas la résistance de l'air à surmonter, puisque la 4e dimension de l'espace représente un milieu très raréfié.

Une électricité d'une tension très élevée, forme une image lumineuse quand elle se décharge sur la surface d'un corps mauvais conducteur.

Quand les ondes électriques émanent du médium, elles viennent éventuellement en contact avec une petite quantité d'atomes d'oxygène et d'azote et des molécules de poussière ; selon que ces ondes s'approchent et s'attachent à ces atomes, molécules et masses, la puissance qui compose ces dernières est mise en vibration avec une vitesse de 3.000 billions d'oscillations par seconde et c'est alors qu'elles affectent notre rétine.

S'il nous était possible de produire sept ou huit mille oscillations par seconde, nous obtiendrions une lumière égale à celle du soleil, mais les matérialisations n'excèdent jamais le nombre susmentionné.

Les vibrations du tube de Geissler excèdent deux fois le nombre d'oscillations produites par la matière rayonnante projetée d'une « forme » matérialisée ; delà son plus grand éclat.

La chose la plus extraordinaire du phénomène de matérialisation, c'est la raison pour laquelle les vibrations oscillatoires de lumière prennent souvent la forme humaine. Cette raison n'est pas encore connue et ne le sera probablement jamais si cela est dû, comme le prétendent quelques physiologistes, à la *jonction* seule de la pensée.

D'après le résultat de plusieurs expériences faites à San Francisco, en 1892, par mes collègues et moi, nous fûmes presque convaincus que les « formes » sont dues aux ondes du courant passant aux spectateurs, ensuite repoussées en vertu de la loi qui fait que des corps également électrisés se repoussent mutuellement ; par cette répulsion électrique les ondes de lumière sont reflétées à angle.

Cette théorie fut plus ou moins commentée dans les sociétés psychiques ; elle fut favorablement accueillie par les unes, réfutée par les autres ; elle se recommande par plusieurs points dont le premier est l'hypothèse que dans

la réflexion des ondes, les traits sont reconnus par la personne qui repousse le rayonnement des ondes électriques ; si cette personne a des parents décédés, elle est immédiatement attirée par la familiarité des traits.

On n'a pas encore imaginé un appareil capable de démontrer cette théorie. Le tube de Crookes, (fig. 1.) connu sous le nom de tube « patron », est celui qui s'en approche le plus. Il démontre que la matière radiante et rayonnante altère en quelque manière la surface du verre où elle le frappe. Le tube étant épuisé jusqu'à environ 97, 3 degrés ; les deux pôles A et B sont mis en connexion avec une bobine d'induction et une pile ; quand on fait passer le courant, l'ombre de la croix de Malte est projetée sur la partie postérieure du tube à G. (fig. 2.)

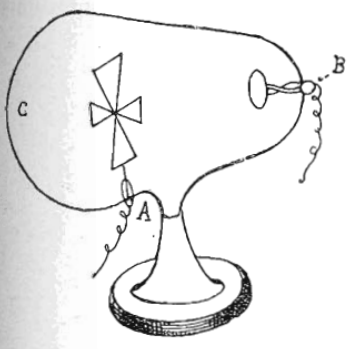


FIG. 1.

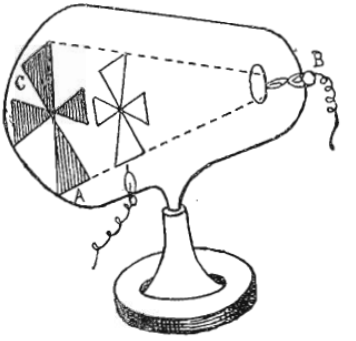


FIG. 2.

C'est un phénomène aussi merveilleux que celui de la matérialisation.

Dans l'un nous avons un objet lumineux produit par un courant qui existe dans l'homme ; dans l'autre, l'ombre d'un objet projetée contre un écran de verre, sans lumière, par un courant répété agissant dans un milieu raréfié.

Les formes matérialisées n'apparaissent pas toujours sous la même forme, leur couleur n'est pas non plus toujours la même et varie du vert olive à un rouge cramoisi brillant.

Très souvent une main seule est matérialisée, parfois un pied, quelquefois un visage et souvent une sphère.

Quand une partie seulement de la forme humaine est matérialisée, on suppose que cela vient de ce que le magnétisme s'est concentré sur un point local. Le changement de couleur est causé par la rapidité variante des ondes électro-éthériques.

Les dématérialisations sont le résultat direct de la dissipation finale de la force électrique sensitive ; quand les atomes cessent de vibrer, la forme phosphorescente disparaît graduellement.

En éliminant l'obscurité qui couvre le mystère des matérialisations, j'ai employé l'instrument qui a été si utile aux chimistes pour découvrir les plus minimes traces de gaz et autres substances; aux astronomes pour déterminer les substances élémentaires qui existent dans les étoiles ; aux minéralogistes pour découvrir de nouveaux métaux ; à l'opticien, à l'électricien et à tous les physiciens qui ont besoin d'un instrument d'une extrême précision pour découvrir quelque secret.

Dans sa plus simple forme, cet instrument est un morceau de cristal à cinq faces, de quelques centimètres de long, appelé prisme ; il fut employé la première fois par Newton pour décomposer les rayons solaires.

Combiné avec un tube, une lentille et une balance, on l'appelle spectroscope. C'est un instrument très utile pour sonder dans toutes les directions l'abîme illimité de l'univers.

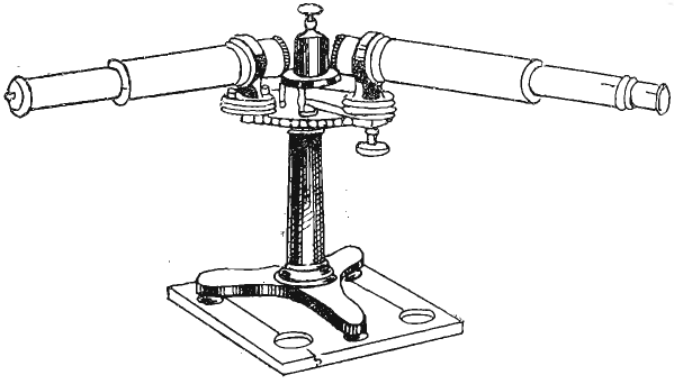


Fig. 3.

L'analyse spectrale est comme une sentinelle prête à donner le signal quand la balance, le microscope et les autres moyens de recherches nous font défaut ; un coup d'œil dans le spectroscope est presque toujours suffisant pour révéler la présence et la nature d'une substance.

Pour décrire le travail de cet instrument, il me faudrait plus d'espace que n'en comporte cet article, mais il est nécessaire que je dise quelques mots pour faire comprendre de quelle manière cet instrument est utile dans l'investigation des formes matérialisées.

Quand on brûle une substance élémentaire et qu'on examine sa flamme au spectroscope, on voit certaines lignes et certaines couleurs qui sont différentes de celles de la flamme de toute autre substance. La dualité n'existe pas dans le spectre d'un élément.

Les corps phosphorescents sont examinés à l'aide de leur propre lumière.

La figure 4 montre un diagramme ou dessin qui illustre en monochrome les différents corps lumineux vus au spectroscope. Le n° 1 donne une idée du spectre solaire qui est pris pour type ; quand l'aluminium est phosphorescent, il émet une lumière rouge brillante. Le n° 2 présente quatre bandes entre les lignes C et H du spectre solaire.

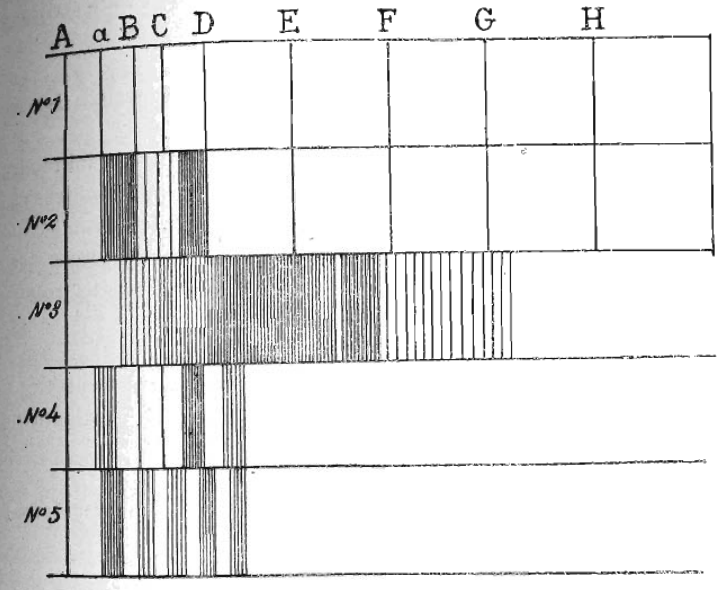


FIG. 1.

Les lignes ne sont pas aussi prononcées avec le diamant phosphorescent mais elles présentent un spectre presque continue qui s'étend de B dans le rouge jusqu'au-delà de C dans le bleu foncé n° 3.

La lumière phosphorescente montre distinctement, dans la machine pneumatique, les couleurs de A à E n° 4.

Le spectre d'un Esprit matérialisé montre une couleur en plus de celles que l'on voit dans la machine pneumatique, et cette comparaison me paraît si satisfaisante que je me suis aventuré à déclarer leur similitude.

En raison de la nature compliquée des calculs qu'il faudrait faire, je n'ai pas essayé de traiter les matérialisations « mathématiquement », mais tous ceux qui s'intéressent à cette science, trouveront les nombreuses références qui s'y rattachent, en consultant *Principia*, de Newton, et les traités de Laplace et de Bobbaye.

ARCHIE F. COLLINS.

UN AVERTISSEMENT

On lit dans la première partie de l'histoire de Milan par Bernard Albumus, que deux riches marchands qui voyageaient, firent la rencontre d'un homme d'une taille extraordinaire; ce dernier leur dit: « Quand vous arriverez à Milan, allez saluer mon frère Louis Sforza ; remettez lui cette lettre de ma part. »

Lui ayant demandé qui il était, il répondit qu'il s'appelait Galeacius Sforza, et disparut à leurs yeux.

En arrivant à Milan, les marchands se présentèrent au duc, lui remirent la lettre : Oh Louis ! disait la lettre, prends garde à toi; les Vénitiens et les Français vont s'allier pour te ruiner et priver ta postérité de son héritage, mais, si tu veux me donner 3.000 guilders, je tâcherai de réconcilier les esprits, et tu éviteras le sort qui t'attend. J'espère remplir cette promesse, si « tu ne me refuses pas ce que je te demande. Adieu ».

Signé : L'âme de Galeacius, ton frère.

Le duc ne fit que rire de cette lettre qu'il prit pour une plaisanterie ; peu de temps après, le duc fut dépouillé de ses biens et fait prisonnier par Louis XII, roi de France.

Extrait de *The American Magazine of Wonders.*
(Le *Magazine Américain* de faits merveilleux.)

ANIMISME ET SPIRITISME

A la fin de ce numéro les lecteurs trouveront la table des matières de « Animisme et Spiritisme », ils pourront ainsi juger de la classification adoptée par Alexandre Aksakof.

L'article de notre collaborateur M. Sandow, annoncé dans le numéro précédent et ayant trait aux articles des deux savants allemands, les professeurs von Schrenck-Notzing et le Dr Bormann sur « Animisme et Spiritisme » ne paraîtra que le mois prochain.

Pour aujourd'hui, nous donnons un extrait de l'ouvrage en question. C'est un fait recueilli par l'auteur lui-même et se rapportant, dans l'ordre de sa classification, au sous-titre : Spiritisme (ch. IV), rubrique V : *Identité de la personnalité d'un défunt constatée par la communication des faits qui n'ont pu être connus que du défunt lui-même, et que lui seul a pu communiquer.*

SCHOURA

(*Animisme et Spiritisme*, p. 573, par Alexandre Aksakof.)

Mais je reviens à mon sujet ; je veux terminer cette rubrique par le récit d'un fait que je tiens de première source. Il n'appartient pas à la catégorie des faits qui ne sont *connus que du défunt*, mais à la catégorie de ceux qui

n'ont pu être communiqués que par le défunt, car il s'agit d'un secret politique, concernant un vivant, révélé par l'amie défunte de ce vivant, dans le but de le sauver. J'exposerai ce cas avec tous les détails que je connais, car je le considère non seulement comme un des plus concluants en faveur de l'hypothèse spiritique, mais plutôt encore comme une preuve d'identité absolue, aussi absolue qu'une preuve de ce genre peut l'être.

Mes lecteurs connaissaient déjà ma parente, Mme A... de W..., qui prenait part à mes séances intimes, durant les années 1880-1883. Mme W... a une fille, Mlle Sophie, qui, à l'époque où se tenaient ces premières séances, était encore au collège ; elle n'avait jamais assisté ni à ces séances ni à d'autres et n'avait jamais rien lu concernant le spiritisme ; elle était aussi ignorante en cette matière que sa mère elle-même, qui, en dehors de nos séance, ne s'en était jamais occupée. Un soir d'octobre 1884, au cours de la visite d'un de leurs parents, la conversation vint à tomber sur le spiritisme et, pour obliger leur hôte, ces dames tentèrent une expérience avec la table.

Mais la tentative fut peu satisfaisante ; elle prouva uniquement que les dames W... pouvaient obtenir un résultat.

Le 1er janvier 1885, un mardi soir, Mme W..., restée seule avec sa fille, et voulant la distraire des préoccupations qui la rendaient un peu nerveuse, lui proposa de renouveler leur tentative. On improvisa un alphabet sur une feuille de papier ; une soucoupe avec une raie noire comme indicateur servit de planchette et, aussitôt l'expérience commencée, le nom « André » fut épelé. C'était assez naturel, André étant le prénom du mari défunt de Mme W..., le père de Mlle Sophie.

La communication n'offrit rien que de très banal, mais Mmes W... décidèrent cependant de reprendre les séances une fois par semaine, tous les mardis. Pendant trois semaines le caractère des communications ne se modifia pas ; c'étaient toujours au nom d'André qu'elles étaient reçues.

Le quatrième mardi, le 22 janvier, au lieu du nom d'André, c'est le nom de *Schoura* qui fut épelé à la grande surprise de Mme W. Puis, par des mouvements rapides et précis de l'indicateur, la communication se poursuivit ainsi :

— *Il t'est donné de sauver Nicolas !*

— Que signifie cela ? demandèrent les deux dames étonnées.

— *Il est compromis comme Michel et périra comme lui ! Une bande de vauriens l'entraîne !*

Et que faut-il faire ?

— *Tu te rendras à l'Institut technologique avant 3 heures, tu feras appeler Nicolas et tu lui donneras rendez-vous chez lui, dans son cabinet.*

Comme toutes ces instructions semblaient s'adresser directement à Mlle Sophie, elle répondit qu'il lui serait difficile d'agir selon ces indications, en raison des relations de pure politesse qui existaient entre sa mère et elle, et la famille de Nicolas. Mais, à cette observation Schoura répondit dédaigneusement :

— *Absurdes idées de convenances* !

— Mais de quelle façon pourrai-je agir sur lui, demanda Mlle Sophie.

— *Par la force de la parole ; tu lui parleras en mon nom.*

— Quels sont ceux auxquels s'applique cette épithète de « vauriens » ? interrogèrent Mmes W...

— *La bande à laquelle Nicolas est affilié.*

— Vous n'avez donc plus les mêmes convictions ?

— *Erreur révoltante* !

Avant de poursuivre, je dois expliquer le sens de cette mystérieuse communication. « Schoura » est le diminutif russe d'Alexandrine ; c'était le nom d'une jeune cousine de Nicolas et Michel. Ce dernier, étant tout jeune, eut le malheur de se laisser entraîner par nos anarchistes ou nihilistes dans le courant révolutionnaire : il fut arrêté, jugé et condamné à l'emprisonnement dans une ville éloignée ; ayant tenté de s'évader, il fut tué. Schoura, qui l'aimait beaucoup, partageait complètement ses convictions et ses tendances et le proclamait ouvertement. Après la mort de Michel, en septembre 1884, elle se sentit très déçue dans ses espérances révolutionnaires et s'empoisonna, à l'âge de 17 ans, le 15 janvier 1884, une semaine à peine avant la séance en question. Nicolas, le frère cadet de Michel, était à ce moment étudiant à l'Institut technologique.

Mme W... et sa fille connaissaient toutes les circonstances du drame que je viens de raconter brièvement, car elles étaient depuis longtemps en relations avec les parents de Schoura et avec ceux de ses cousins, qui appartiennent tous à la meilleure société de Saint-Pétersbourg. (On comprendra à quels scrupules j'obéis en ne donnant pas les noms de ces familles, et pourquoi j'ai également modifié les prénoms des jeunes gens.)

Les relations entre Mmes W... et les deux familles étaient loin d'être intimes ; ces personnes se rencontraient de temps à autre, rarement. Plus tard, je m'étendrai sur certains détails, mais pour le moment, je reprends mon récit.

Ni Mme W... ni sa fille ne savaient rien, naturellement, des opinions secrètes, ni de la conduite de Nicolas. La communication était donc pour elles aussi inattendue qu'importante ; elle leur imposait une grande responsabilité, et la position de Mlle Sophie était très difficile. Exécuter à la lettre les instructions de Schoura, dans sa situation de jeune fille, était tout simple-

ment impossible, tout d'abord au point de vue des bienséances mondaines ; et puis, de quel droit se serait-elle immiscée, n'étant pas intimement liée à cette famille, dans des affaires aussi délicates ? En outre, tout cela pouvait n'être pas vrai ou, même, cela serait tout simplement et très probablement nié par Nicolas. Dans quelle position se trouverait-elle alors ? Mme W... savait fort bien, par les séances auxquelles elle avait pris part chez moi, combien peu on pouvait se fier aux communications spiritiques. Aussi prit-elle le parti de conseiller à sa fille de s'assurer avant tout de l'identité de Schoura, ce qui fut accepté de suite, comme un moyen de résoudre la difficulté.

Le mardi suivant, Schoura se manifesta immédiatement et Mlle Sophie lui demanda une preuve de sa personnalité. Schoura répondit incontinent :

— *Invitez Nicolas, arrangez une séance et je viendrai.*

On voit, par cette réponse, que Schoura, qui de son vivant méprisait, ainsi que c'est l'usage chez les nihilistes, toutes les convenances de la société, exigeait de nouveau une chose inadmissible ; jamais Nicolas n'était venu chez Mme W... Aussi Mlle Sophie demanda-t-elle à son interlocutrice quelque autre preuve de sa personnalité, sans l'intervention de Nicolas, et que cette preuve fût concluante.

— *Je t'apparaîtrai*, répondit Schoura.

— Comment ?

— *Tu le verras* !

Quelques jours plus tard, Mlle Sophie, en se couchant, — c'était vers 4 heures du matin, au retour d'une soirée, — se trouvait à la porte qui menait de sa chambre à coucher dans la salle à manger, où il n'y avait plus de lumière, lorsqu'elle aperçut sur le mur de cette dernière chambre, en face de la porte sur le seuil de laquelle elle se trouvait, un globe lumineux qui semblait reposer sur des épaules et qui se maintint pendant deux ou trois secondes, puis disparut, en montant vers le plafond. Ce n'était certes pas là le reflet d'une lumière quelconque venant de la rue ; et Mlle Sophie s'en assura à l'instant.

A la séance suivante, on demanda l'explication de cette apparition et Schoura répondit :

— *C'étaient les contours d'une tête avec des épaules. Je ne puis apparaître plus distinctement, je suis faible encore.*

Quoique beaucoup d'autres détails que je dois passer ici tendissent à affermir la conviction de Mlle Sophie quant à l'identité de Schoura, elle ne pouvait cependant se décider à agir conformément aux injonctions de cette dernière, et elle lui proposa, — comme un expédient plus convenable — de faire part de tout ceci aux parents de Nicolas.

Cette proposition excita de la part de Schoura un très vif mécontentement qui se traduisit par des mouvements brusques de la soucoupe et enfin par cette déclaration :

— *Ça ne mènera à rien !...*

Cette phrase fut suivie d'épithètes dédaigneuses qu'il est impossible de traduire ici, toutes s'appliquant à des personnes d'un caractère faible et indécis, et que Schoura — d'un caractère énergique et tranchant — ne pouvait souffrir ; tous ces qualificatifs qui ne se trouvent pas dans les dictionnaires, étaient bien les expressions caractéristiques du langage de Schoura, vivante, ainsi qu'il le fut constaté dans la suite.

A une question relative à son père, Schoura répondit avec impatience :

— *N'en parle pas, n'en parle pas...*

Quoi qu'il en soit, Mlle Sophie hésitait toujours, et de son côté, à chacune des séances suivantes, Schoura insistait de plus en plus, exigeant que Mlle Sophie agit immédiatement. Cette insistance avait, comme on l'apprit plus tard, une signification particulière. L'indécision de Mlle Sophie était attribuée par Schoura à l'influence de Mme W..., à l'égard de laquelle l'interlocutrice se montrait depuis le début des communications, d'une évidente malveillance : elle avait déclaré dès la première séance qu'elle ne voulait s'entretenir qu'avec Mlle Sophie ; elle ne permettait à Mme W... aucune question, et, dès que cette dernière tentait d'intervenir, elle l'apostrophait durement, lui disant :

— *Taisez-vous ! Taisez-vous !*

Elle s'adressait à Mlle Sophie en des termes qui marquaient une vive tendresse, dont nous apprendrons plus loin la raison et l'origine, et ces expressions étaient encore celles que Schoura avait l'habitude d'employer.

Quels ne furent pas l'étonnement et la consternation de ces dames lorsque, à la séance du 26 février, la communication débuta ainsi :

— *Il est trop tard ; tu t'en repentiras amèrement et les remords de la conscience te poursuivront. Attends-toi à son arrestation.*

Ce furent les dernières paroles de Schoura ; depuis, elle se tut complètement. On tenta encore une séance le mardi suivant mais sans résultat. Dès lors, les séances de Mme W... et de sa fille furent définitivement abandonnées.

Pendant toute la durée de ces séances, Mme W... m'avait tenu au courant de ce qui se passait, me consultant sur ce qu'il fallait faire en présence des étranges exigences de Schoura. Quelque temps après la cessation des communications et pour tranquilliser sa fille, Mme W... se décida à faire part de cet épisode aux parents de Nicolas.

Ceux-ci n'y prirent pas garde : la conduite du jeune homme étant irrépro-

chable, la famille était absolument rassurée sur son compte. Il est important de constater que ces révélations spiritiques furent portées à la connaissance des parents bien avant le dénouement fatal de cette histoire.)

Quant à Mlle Sophie, comme durant toute l'année tout se passa heureusement, elle fut convaincue que les communications de Schoura n'avaient été que mensonges, et elle se promit de ne plus jamais s'occuper de spiritisme.

Une année s'écoula encore sans incident ; mais, le 9 mars 1887, la police secrète fit subitement une perquisition chez Nicolas ; il fut arrêté à son domicile et conduit dans les vingt-quatre heures loin de Pétersbourg. Ainsi qu'on le sut plus tard, sa faute avait été d'avoir pris part à des réunions nihilistes qui s'étaient tenues *aux mois de janvier et de février* 1885, c'est-à-dire, précisément pendant les deux mois où Schoura insistait tant pour qu'on fît *immédiatement* les démarches qui devaient empêcher la participation de Nicolas à ces réunions.

C'est alors que les communications de Schoura furent appréciées à leur juste valeur ; les notes prises par Mme W... furent lues et relues par les parents de Schoura et de Nicolas ; l'identité de sa personnalité dans toute cette manifestation fut reconnue comme incontestable, tant par le fait capital concernant Nicolas et par d'autres détails de la vie intime, que par tout l'ensemble des traits particuliers qui la caractérisaient. Ce triste événement s'est abattu sur la famille de Nicolas comme un coup de foudre et elle n'eut qu'à remercier Dieu que les entraînements du jeune homme n'eussent pas eu de suites plus funestes encore.

Pour l'appréciation critique de ce cas, il est extrêmement important de préciser les rapports qui existaient entre Mlle Sophie et Schoura. J'ai prié Mme et Mlle W... de vouloir bien me fournir à ce sujet, par écrit (de même que pour tout ce qui a précédé), un mémoire aussi complet que possible, et voici ce que j'ai appris :

En 1880, au mois de décembre, vers Noël, Mme W... et sa fille étaient allées rendre visite au grand-père de Schoura ; c'est alors que Mlle Sophie la vit pour la première fois ; Schoura était plus jeune que Mlle W..., qui avait alors 13 ans. Mlle Sophie fut très étonnée de voir la table de Schoura encombrée de livres ; c'étaient, au dire de cette dernière, ses meilleurs amis ; elle aimait passionnément les livres d'histoire et émerveilla Mlle Sophie par sa mémoire, car elle lui citait sans difficulté des passages entiers de ses auteurs favoris. Mlle Sophie ne peut naturellement se souvenir de tous les détails de leur conversation au cours de cette entrevue, qui fut — j'y insiste — *la première et unique*, dans le sens véritable de ce mot. Mlle Sophie se souvint seulement de l'impression favorable que firent sur elle le

développement précoce et les goûts sérieux de sa jeune amie ; mais, malgré ce développement prématuré, Schoura ne manifestait alors pas la moindre tendance à s'occuper de la politique ou du mouvement nihiliste : elle avait, au contraire, un caractère gai et insouciant. Ce n'est que beaucoup plus tard, après l'épisode du 9 mars, que Mlle Sophie apprit que Schoura lui avait conservé la plus vive sympathie, — sentiment éveillé probablement par les dispositions affectueuses qu'elle-même lui avait témoignées. De là, ce terme de caresse employé dans les communications.

Les deux fillettes, fréquentant le même collège, se virent au cours de cet hiver quelquefois, de loin, dans la salle des récréations ; mais bientôt Schoura fut envoyée dans une autre institution, de sorte que même ces rencontres fugitives ne se reproduisirent plus. Deux ans après, durant l'été de 1882, elles se rencontrèrent une fois dans une maison amie, à la campagne, mais elles ne se parlèrent point. Et enfin, deux ans plus tard encore, en octobre 1884, elles se revirent de loin, au théâtre ; — ce fut trois mois avant la mort de Schoura.

Les rapports de ces deux jeunes filles se résument donc, à proprement parler, à une seule et unique entrevue, d'une durée de une ou deux heures peut-être, à l'âge respectif de 12 et de 13 ans, et ce, quatre ans avant la mort de Schoura. Quant à Mme W..., elle n'a même pas eu le bénéfice d'une pareille entrevue avec Schoura, car les deux fillettes s'étaient retirées dans la chambre de Schoura, tandis qu'elle était restée avec les parents et, hors cette circonstance, elle ne l'a pas vue plus souvent que sa fille. On voit par là que les relations de ces dames avec Schoura avaient été fort espacées et que, par conséquent, elles ne pouvaient rien savoir de ses *secrets* politiques ; ce n'est qu'après sa mort qu'elles apprirent ce que j'ai raconté au début de ce récit.

A mon sens, le cas que je viens d'exposer, réunit toutes les données nécessaires pour faire échouer toutes les hypothèses, hors l'hypothèse spiritique.

Examinons-le de plus près, au point de vue des hypothèses naturelles et de la méthode indiquées par M. Hartmann.

Ce cas, par sa simplicité, offre à la critique des facilités exceptionnelles. Nous avons à examiner le jeu des forces conscientes chez trois agents seulement, dont le principal, Nicolas — objet spécial de la communication, — est *absent*, n'a jamais assisté aux séances de Mme W..., n'est jamais entré dans leur maison, et ignore même, ainsi que toute sa famille, l'existence de ces séances.

La première source du savoir médiumnique, selon M. Hartmann, c'est *l'hyperesthésie de la mémoire*. Elle est ici absolument inadmissible, car les

secrets politiques sont bien gardés: le silence des agents révolutionnaires est proverbial. Non seulement Mmes W..., dont les rapports avec la famille de Nicolas n'étaient que des rapports de civilité, mais les parents eux-mêmes de Nicolas ne soupçonnaient nullement les relations du jeune homme avec les meneurs nihilistes. Et cependant, on le surveillait attentivement, comme cela se conçoit, après la perte douloureuse du premier fils, Michel.

Passons donc à la deuxième source : *la transmission de pensées*. Des quatre cas possibles, mentionnés par M. Hartmann, il est clair qu'il faut mettre hors de question les trois premiers :

1° Perception voulue avec transmission également voulue ;

2° Perception voulue sans la volonté de la transmettre à d'autres ;

3° Perception spontanée avec transmission voulue.

D'une part, les dames W.. n'avaient aucun désir de percevoir ; de l'autre, Nicolas ne pouvait avoir la volonté d'opérer la transmission, Reste donc seule, logiquement possible, la quatrième supposition, la plus difficile à admettre :

4° Perception spontanée, sans l'existence d'une volonté qui en détermine la transmission (*Spiritismus*, p. 61).

Il faut observer avant tout que les quatre explications possibles proposées par M. Hartmann s'appliquent seulement à des communications médiumniques obtenues *en la présence des personnes* auxquelles ces communications s'adressent et que, par conséquent, ces quatre possibilités ne sont pas, en principe, applicables au cas qui nous occupe ; ici cette transmission de pensée n'aurait pu avoir lieu qu'*à distance ;* mais nous savons : 1° que « les pensées abstraites ne peuvent comme telles, être transmises à distance », et 2° que « toutes les transmissions à distance consistent en des images hallucinatoires », ce qui n'a rien de commun avec notre cas. Donc, même en faisant toutes les concessions sur la question de distance, le cas considéré ne peut être expliqué par aucune de ces quatre suppositions.

M. Hartmann n'a pu citer un seul exemple de transmission de *pensée abstraite* à grande distance, *même quand il y a désir de l'obtenir* ; pour que la chose soit en général possible, il faut, dit-il, avant tout, qu'il y ait un *rapport sympathique* entre l'agent et le percipient, comme entre un magnétiseur et un somnambule. Il dit catégoriquement : « Les personnes entre lesquelles il n'existe aucun rapport psychique, ne peuvent réussir à transmettre les perceptions à une grande distance. « Et de même pour les transmissions d'images et à grande distance, qui se produisent *en dehors de toute volonté consciente* (par exemple, lorsqu'un homme endormi transmet ses rêves à une personne éloignée, soit endormie, soit à l'état de veille), — c'est toujours le « rapport psychique » qui sert de base au phénomène. —

« Avec la disparition de sentiments déterminants (nostalgie, amour), il y a généralement disparition de l'inconsciente volonté de transmettre des perceptions. » Mais ici, nous le savons, il n'y a pas eu de rapport psychique: tout au contraire le motif déterminant ne pourrait agir que dans le sens opposé, l'inciter à cacher ses actions et convictions politiques à tout le monde. On ne peut ni comprendre ni admettre que les parties moyennes du cerveau où réside la conscience somnambulique, deviennent tout à coup les dénonciateurs inconscients des secrets de la conscience à l'état de veille.

Alors, en supposant même que les « idées abstraites », qui sont le fond des communications de Schoura, aient pu être implantées « même à distance », « voire sans le désir de les transmettre », *la base essentielle*, le rapport psychique et le motif déterminant *font totalement défaut* de part et d'autre.

Les hypothèses de transmission d'images sont donc insuffisantes.

Mais les faits de l'animisme vont plus loin que les hypothèses de M. Hartmann. Ils nous prouvent que la transmission de pensées peut s'effectuer à grande distance, sans revêtir le caractère hallucinatoire, mais en gardant toutes les formes du langage. Cependant, pour les manifestations de ce genre, le rapport et le motif déterminant sont nécessaires ; donc la difficulté subsiste. En outre, le caractère distinctif des transmissions à distance opérées par les vivants est qu'elles conservent pleinement leur caractère personnel : elles se font toujours au nom de celui qui parle, jamais elles ne se dissimulent sous un nom étranger, ni ne personnifient cet étranger. Donc le cas de Schoura ne peut ni par la forme, ni encore moins par le contenu, être classé parmi les manifestations animiques. S'arrêter plus longtemps à cette hypothèse, ce serait tomber dans l'absurde.

Reste, comme suprême ressource *la clairvoyance*. Le premier degré de clairvoyance « produit par une perception sensorielle quelconque » ou « par une perception sensitive d'un genre spécial » (*Sp.*, pp. 74-76), ne peut, évidemment, s'appliquer à notre cas. Il ne reste donc qu'à admettre la clairvoyance pure qui, suivant M. Hartmann, est la « faculté du savoir absolu, c'est-à dire du savoir indépendant de l'espace et du temps ». Et, ceci une fois admis, « le secours venant du dehors, de la part d'un intermédiaire quelconque, devient superflu, comme, à plus forte raison encore, celui des âmes des défunts ». Soit ; pourtant, cette faculté transcendantale de l'âme doit avoir, comme toute chose dans la nature, ses conditions et modes de manifestation. Et M. Hartmann nous les indique : c'est toujours « l'intérêt intense de la volonté » et « l'image hallucinatoire ». (*Sp.* pp. 78-79.) Voilà les deux

attributs essentiels de la clairvoyance, — il n'y a rien de pareil dans notre cas.

Effectivement le clairvoyant *voit* ; c'est là le trait spécial, caractéristique de cette faculté transcendantale, laquelle a, de plus, divers degrés de lucidité et est subordonnée à l'assoupissement plus ou moins complet des sens extérieurs. On ne peut donc, rationnellement, avoir recours à ce genre d'explication quand le médium *ne voit rien du tout, aucune image hallucinatoire*, quand il se trouve parfois en son état normal parfait, occupé à écrire, à indiquer les lettres de l'alphabet, quand c'est lui-même qui dirige la conversation ; on ne saurait en vérité raisonnablement soutenir que c'est une conversation avec l'Absolu, autrement avec Dieu ! ! ! Lorsque « André » se manifestait, ce serait une opération inconsciente de la conscience somnambulique ; lorsque, le mardi suivant, c'était Schoura qui se manifestait et faisait ses révélations, ce serait un accès de clairvoyance, de « savoir absolu » un « rapport téléphonique dans l'Absolu » entre Mlle Sophie et Nicolas, établi dans le but de rendre possible « le rapport psychique inconscient entre eux, sans le secours direct des sens » (*Sp.* p. 79), bien que, de part et d'autre, il n'y eût pas le moindre désir d'une « communion psychique ».

Et cela chaque mardi, pendant plusieurs semaines ; puis cessation complète, malgré le désir de continuer les séances. Pourquoi cela ? Il faut ici une raison adéquate.

Enfin cette incroyable contradiction intérieure : un mensonge flagrant débité par le savoir absolu ! M. Hartmann nous a dit que la « clairvoyance se distingue de la lecture des pensées par ce fait que ce n'est plus le contenu d'une conscience étrangère qui est perçu, mais des phénomènes réels objectifs, comme tels, sans le secours normal des organes des sens ».

Voilà donc Mlle Sophie devenue soudain clairvoyante, percevant les secrets politiques de Nicolas et les dangers qui le menacent, mais n'ayant pas perçu que Schoura n'est plus rien, et que par conséquent, ses affirmations de personnalité ne sont qu'un mensonge, une usurpation, comédie tout à fait déplacée. Le savoir absolu n'avait nul besoin, pour atteindre son but, de recourir à la tromperie, de se travestir en une personnalité qui était pour lui une non-existence absolue. Ce travestissement était donc pour lui une impossibilité métaphysique. Comme M. Hartmann lui même l'a bien dit, « le savoir absolu n'a pas besoin d'un secours venant de la part d'un intermédiaire quelconque et, à plus forte raison, de la part des âmes des défunts ».

Les évènements que nous examinons ne peuvent donc être attribués à un effet de clairvoyance.

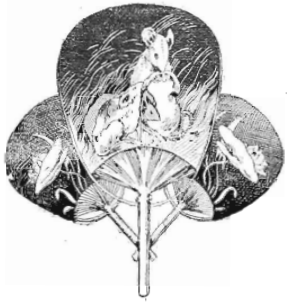
Ainsi que je l'ai dit, les hypothèses « naturelles » sont impuissantes à expliquer les communications de Schoura. Au contraire, l'hypothèse spiri-

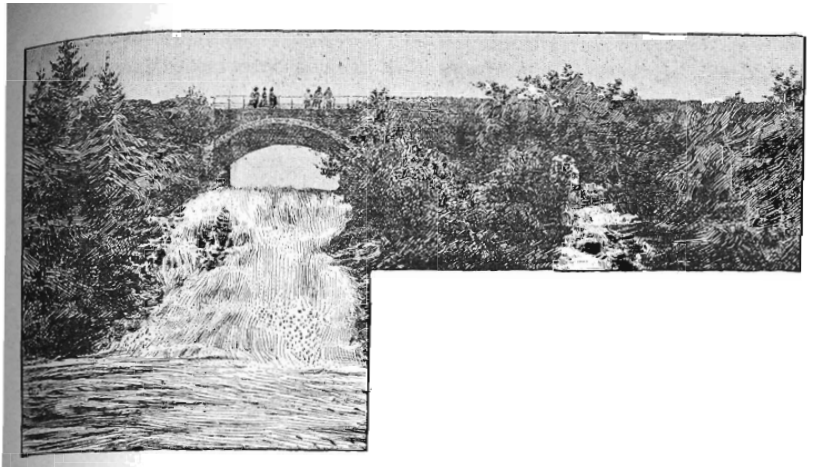
tique peut, ici, faire face à toutes les difficultés ; elle est aussi simple que rationnelle.

Quoi de plus naturel, en effet, que Schoura, — ayant reconnu, après sa mort, l'erreur dont elle avait été la victime, de même que Michel et bien d'autres, et sachant que Nicolas se laissait entraîner, sur ses propres instigations peut-être, dans la même voie (ce que personne dans sa famille, sauf elle qui était le dépositaire des plans et des secrets de Michel, ne pouvait savoir), — ait saisi la première occasion qui s'offrait de sauver son ami d'un entraînement qui devait lui être fatal. De cette dernière « l'intérêt intense de la volonté » et le « sentiment déterminant » sont évidents.

La sympathie qu'elle avait éprouvée pour Mlle Sophie, dès leur première et unique entrevue, voilà le « rapport psychique » qui l'avait attiré vers elle pour en faire un instrument de communication. Tout, dans ce cas, répond au critérium de personnalité que nous avons établi plus haut. (Communication de faits, que le défunt seul pouvait faire ; traits distinctifs du caractère, tels que mépris des conventions sociales ; sympathies individuelles ; expressions particulières du langage, etc.). C'est pourquoi, jusqu'à preuve du contraire, je considère ce fait comme un vrai cas *spirilique* établi sur la base du « contenu intellectuel des manifestations », ainsi que l'exige M. Hartmann.

Nous avons reçu les premiers numéros d'une nouvelle *REVUE SPIRITE* qui paraît à *Bahia,* organe de propagande du centre Amour et Charité ! Rédacteur-gérant : S. Moura. Nous lui souhaitons la bienvenue puisque son but est de répandre autour d'elle notre si consolante doctrine et de faire connaître les œuvres d'Allan Kardec.





WILLIBALD, PRINCE DE ZATOR

Cher Monsieur Leymarie,

Socrate disait à ses juges: « Athéniens, je vous estime et je vous honore; toutefois, j'obéirai plutôt à Dieu qu'à des hommes. Vous m'offririez en vain de me renvoyer absous à la condition que je cesserai de philosopher, car jusqu'à ma dernière heure, je dois tenir à chacun de ceux que je rencontrerai mon langage ordinaire : « Oh! mon ami, comment ne rougis-tu point « de ta manière de vivre? Amasser des richesses, acquérir du crédit et des « honneurs voilà ce qui t'occupe, tandis qu'oublieux de ton âme, tu ne « songes point à la perfectionner! »

« Ce conseil, donné à ses concitoyens par le plus sage des Grecs, dans le but de croire à l'existence de l'âme et de ne pas oublier ses facultés de progrès et son amélioration, comme il est mal suivi de nos jours; hélas! grâce au néantisme et à l'incrédulité, qui caractérisent cette époque fin de siècle!

La cause première du développement de l'incrédulité est due, comme nous le savons, à l'insuffisance des croyances religieuses en général; elles ne satisfont plus la raison et leur principe d'immobilité leur interdit toute concession sur leurs dogmes, même devant l'évidence.

Si, au lieu de rester en arrière, elles eussent suivi le mouvement progressif de l'esprit humain, en se tenant toujours au niveau de la science, la foi, au lieu de s'éteindre, aurait grandi avec raison, parce qu'elle est un besoin, une nécessité pour l'humanité, et les religions n'auraient pas ouvert la porte à l'incrédulité qui vient détruire ce qui en reste.

Or, ces religions récoltent ce qu'elles ont semé. Quant au matérialisme qui porte ouvertement le défi au spiritualisme, et qui publiquement

enseigne à la jeunesse de nos jours, c'est une conséquence de l'époque transitoire où nous sommes.

Plus les abus occasionnés par le matérialisme sont excessifs, plus le terme de sa fin est proche. Il disparaîtra, soit en prouvant son insuffisance pour le maintien de l'ordre social, soit pour n'avoir pu satisfaire les hommes sérieux, spiritualistes, qui cherchent le pourquoi de chaque chose.

Il fallait, pour cela, qu'on le vît à l'œuvre.

L'humanité qui a besoin de croire en l'avenir, ne se contentera jamais du vide que le néantisme laisse après lui, elle cherchera quelque chose de mieux pour le combler.

Le Spiritisme, cette reine des sciences, nous donne les forces nécessaires pour lutter contre le matérialisme et l'incrédulité, les difficultés et les tribulations de la vie.

Le Spiritisme nous donne d'ineffables consolations dans les souffrances physiques et morales inhérentes à notre pauvre humanité.

La terre est un lieu d'exil, d'expiation, de luttes, de travail et d'efforts continuels.

Notre vie est un combat permanent où la vaillance seule et le courage résistent aux épreuves incessantes qui affligent l'humanité terrestre.

Toutes les joies sont inconstantes dans ce bas monde et le bonheur réel y est un fruit défendu.

C'est donc en vain que les hommes avides de plaisirs et de richesses, font leur possible pour arriver à ce but tant désiré, qui ne peut devenir une réalité (*in hac lacrymarum valle*), mais il le deviendra dans les mondes supérieurs, sur lesquels tous les délices que peut prévoir l'imagination, et que l'âme peut goûter, s'épanouissent sous les regards étonnés des Esprits dignes de les posséder.

Aujourd'hui, je vais vous relater un fait historique, relevé par le comte Henri Rzewuski, dans son œuvre « *Opowiadanie Starca* ». Ce fait semble avoir une direction spéciale qui porte aux études spirituelles.

« Au XVII^e^ siècle, dans un temps où le royaume de Pologne florissait, existait, non loin de Cracovie, dans les Carpathes, sur la frontière de Hongrie, la petite principauté de Zator. Willibald, le dernier des princes de Zator, père d'une fille unique et voulant garder son indépendance, fiança sa fille au neveu de l'empereur d'Allemagne, car selon une ancienne loi, dans le cas où le prince de Zator n'aurait pas de descendants mâles, la principauté devait être annexée au royaume de Pologne.

Willibald était un homme de très mauvais caractère, cruel, méchant, faux, vindicatif et ne croyant ni en Dieu, ni en diable.

Sa fille, âgée de 17 ans, devint amoureuse d'un jeune chevalier polonais, qui l'enleva la veille de son mariage avec le prince allemand.

On peut se figurer la colère du prince Willibald pour l'affront fait au neveu de l'empereur. Il maudit sa fille, abandonna sa résidence de Zator, et se rendit à son château-fort de Samsonow, où il ne recevait personne, à part les moines auxquels il faisait de grandes aumônes.

La jeune princesse se rendit chez l'évêque de Cracovie, qui la fit marier par un prêtre de sa suite, avec le jeune chevalier polonais qui l'avait enlevée.

L'évêque promit aux jeunes mariés de faire toutes les démarches nécessaires pour obtenir le pardon du prince Willibald ; il se rendit à Samsonow, et fut très bien reçu par le prince. Willibald promit de tout pardonner à sa fille, à la seule condition qu'elle viendrait avec son mari et le prêtre qui les avait mariés, au château de Samsonow.

Les jeunes mariés partirent donc, avec l'évêque, et la reconciliation eut lieu.

L'évêque, content de sa bonne action et très attendri, se rendit à Cracovie. Chemin faisant, il fut attaqué dans une forêt, entre Zator et Cracovie, par des soldats du prince. Willibald, qui l'auraient assassiné par ordre du prince, si un comte polonais qui passait à cet endroit ne l'eût sauvé.

Le prince Willibald fut excommunié, et mourut peu de temps après, avec d'horribles blasphèmes à la bouche. Quant à sa fille, son gendre et le prêtre qui les avait mariés, personne ne sut ce qu'ils devinrent.

Après la mort du prince Willibald, la principauté de Zator fut annexée par le royaume de Pologne, et le château-fort de Samsonow fut donné par le roi de Pologne à l'évêché de Cracovie.

Un siècle passa, plusieurs évêques avaient été en possession du château de Samsonow, qu'on disait hanté, et que personne ne voulait habiter, ni reconstruire. Enfin, au XVIII^e^ siècle un évêque de Cracovie, le prince Caëtan Soltyk, qui possédait de grands biens en Ukraine, fit venir de cette contrée M. Pogorzelski, une ancienne connaissance, homme d'un certain âge, brave et honnête.

L'évêque, étant possesseur du château de Samsonow, le visita, voulut le faire reconstruire et pour surveiller les travaux, il y plaça M. Pogorzelski. Au bout de quelque temps de séjour au château, M. Pogorzelski, qui d'habitude était gai et jovial, devint triste et mélancolique. A toutes les questions qu'on lui faisait à ce sujet, il se taisait, ou bien il donnait des réponses évasives.

Enfin, il se rendit à Cracovie, chez l'évêque Soltyk, et demanda son congé.

« Quelle est donc la raison, mon cher M. Pogorzelski, pour laquelle vous voulez me quitter? demanda l'évêque.

— Monseigneur, je suis bien fâché d'être forcé de vous quitter, mais je suis tellement persécuté, que nuit et jour je n'ai pas un moment de repos!

— Par qui donc, mon cher ami?

— Mais par le mauvais Esprit! » répondit Pogorzelski. »

— Que vous dit-il donc? ne seriez-vous pas malade par hasard?... demanda l'évêque.

— Je sais, Monseigneur, que je passerai pour un fou, mais depuis que j'habite ce maudit château de Samsonow, le diable ne me donne pas un moment de répit.

— Que vous fait-il donc?

— Lorsque je me lève, le matin, et que je fais ma prière, le diable me dit constamment : « *M. Pogorzelski, vous priez et moi je souffre!* » — Je vais aux champs, la voix de l'invisible me dit : « M. Pogorzelski, vous allez aux champs et moi je souffre! En un mot, partout et constamment, j'entends la même voix de l'invisible qui me répète : « M. Pogorzelski, je souffre! »

— Eh! bien cher, je crois que vous feriez mieux de quitter le château et d'aller habiter dans la dépendance! » dit l'évêque.

— J'ai déjà changé de logement, j'habite dans la dépendance, répondit Pogorzelski, mais en vain. Et ce qui est aussi très surprenant, c'est que, d'autres personnes, ont aussi entendu : « *M. Pogorzelski, je souffre!* » Un certain soir, ayant mal à la tête, je me suis couché assez tôt, et j'ordonnai à mon domestique de me préparer une tisane. Le domestique sortit et m'apporta, un quart d'heure après, la médecine demandée. Cependant, dès qu'il s'approcha de mon lit, et me tendit la soucoupe, la voix de l'invisible dit : « M. Pogorzelski, vous voulez prendre du thé, et moi je souffre! mon Féodor effrayé, jeta les théières sur mon lit et se sauva en poussant de grands cris.

— Tout cela est très étonnant, dit l'évêque, cependant je ne vois pas la raison pour laquelle vous voulez me quitter. Du moment que la voix du mauvais Esprit vous suit partout, elle vous suivra aussi bien en Ukraine!

— J'espère que Notre-Dame de Berdyczew me débarrassera de ce mauvais Esprit! répondit Pogorzelski.

— Mon cher M. Pogorzelski, lui dit l'évêque, Notre Dame se trouve tout aussi bien à Berdyczew qu'ici à Cracovie; cependant notre Sauveur Jésus-Christ nous a donné le pouvoir de chasser les démons. Retournez donc à

Samsonow, j'arriverai demain au château, et j'y dirai une messe solennelle, pour le repos des âmes souffrantes. »

Le lendemain, l'évêque se rendit avec son entourage à Samsonow, mais comme le château n'était pas encore reconstruit, l'évêque descendit à la dépendance; M. Pogorzelski s'y trouvait aussi, toujours persécuté par la voix de l'invisible : « M. Pogorzelski, je souffre! » On dressa un autel dans la grande salle du château, et là une foule de monde se rassembla.

Lorsque l'évêque entra avec son entourage dans la salle où la messe devait être dite, tous les assistants entendirent distinctement : « M. Pogorzelski, vous avez fait venir l'évêque Soltyk, et moi je souffre! » Pour un moment, l'évêque resta stupéfié, ensuite il fit une longue prière pour les défunts, et dit la messe funèbre.

La messe terminée, l'évêque se tourna du côté des fidèles, et dit à haute voix : « *Omnis Spiritus, laudat eum!* » les assistants répondirent : « *Et nous le louons!* »

Tout à coup, on ne sait d'où, la voix de l'invisible se fit entendre : « M. Podorzelski, vous le louez, et moi je souffre! »

— On peut se figurer l'étonnement et la consternation des personnes assemblées. Alors, l'évêque s'écria : « Esprit de Dieu! je te conjure, au nom de Dieu tout-puissant, et au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de me dire : Qui tu es et de quelle manière je puis te secourir? » La voix de l'invisible répondit aussitôt : « Ah! je suis dans le désespoir et je souffre horriblement! je suis le prince Willibald de Zator; c'est moi qui suis l'assassin de ma fille, de mon gendre et du prêtre qui les a mariés! Je n'aurai de repos, que quand les corps de mes victimes seront enterrés en terre bénie. »

« Mais, où sont ces corps? demanda l'évêque.

« Emmurés dans ce château même; faites venir votre architecte et il les trouvera! »

On fit venir M. Bojanowski, l'architecte de l'évêque Soltyk, qui à force de minutieuses recherches, trouva une chambre dont la porte et la fenêtre étaient murés. On y trouva les trois squelettes.

Le prince Willibald avait fait emmurer ses victimes vivantes et elles moururent de faim.

L'évêque Soltyk fit les funérailles dans le jardin du château, en 1765, et fit construire, au même endroit, une belle chapelle que l'on peut voir encore aujourd'hui, à Samsonow.

Depuis l'enterrement, M. Pogorzelski ne fut plus persécuté par l'Esprit du prince de Zator.

Tel est le fait historique, très curieux, relaté par le comte Henri Rzewuski,

et que je vous communique, cher Monsieur Leymarie, pour que vous le portiez à la connaissance de nos frères en croyance; il les intéressera j'aime à le croire.

Veuillez recevoir, Monsieur et cher frère en spiritisme, l'expression de mes sentiments fraternels et dévoués.

JOSEPH DE KRONHELM.

A PYTHAGORE

(*Ode ésotérique.*)

Pythagore divin, initié sublime,
Tu pénétras d'Isis les mystères sacrés,
Et tu plongeas dans l'homme et sa nature intime
Des regards inspirés.

Je te revois grand maître, enseignant à Crotone,
Infusant par ton verbe aux Grecs un nouveau sang,
Et jusqu'à nous l'éclat de ta parole tonne
Comme un écho puissant.

Quand tu parlais, ta voix, savamment cadencée,
Savait, même aux tyrans, montrer le droit chemin
Et l'on sentait surgir des éclairs de pensée
De ton front surhumain.

Dans ta haute raison tu regardais les nombres,
Comme des sphinx sacrés cachant un sens profond,
Et tu trouvais le jour dans leurs arcanes sombres,
Dont tu sondais le fond.

Tu disais : « Au sommet, j'aperçois la Monade,
« L'Etre d'où vient l'éther, le feu, la mer, le vent,
« Et la nature fait la sublime Dyade
« Avec ce Dieu vivant.

« La nature est Maïa : c'est Isis, c'est Cybèle,
« C'est la mère enfantant les mondes, Déméter,
« La Terre et les soleils : et la femme immortelle
« Est la nature en chair.

« En elle l'homme voit la moitié de son âme,
« Par elle il se dédouble et son être est parfait,
« C'est de l'homme éternel à l'éternelle femme
« L'irrésistible attrait.

« Ainsi le couple humain éternellement reste :
« La femme et l'homme en deux se rejoignent chacun.
« Deux, c'est le monde et Dieu, la Dyade céleste,
« L'être divin est un.

« L'esprit, l'âme, le corps sont la triade sainte,
En qui le microcosme humain vient se lier ;
Le ternaire divin frappe de son empreinte
Le macrocosme entier.

« Au-dessus resplendit la Tétrade sacrée,
« Qui renferme l'espace et ses mondes divers,
« Sphinx qui résume en lui la puissance qui crée
« Schéma de l'univers.

« En sept je reconnais un nombre fatidique
« Par qui tout évolue en des modes latents,
« La gamme des couleurs, source de la musique,
« Et principe du temps.

« Sept et trois, dix : c'est la décade triomphale
« Des muses trois par trois ornant l'esprit humain,
« Avec leur grande sœur Hestia, la Vestale
« Gardant le feu divin.

« La même loi régit la nature éternelle,
« La matière est un corps en ébullition,
« Dans l'espace et le temps l'esprit poursuit comme elle
« Son évolution.

« Monades, émanant de la Grande Monade
« Les âmes des mortels s'incarnent ici-bas,
« Chaque incarnation leur fait un nouveau stade
« De terrestres combats.

« L'homme naît pour lutter contre la chair profane
« Pour dégager l'esprit du corps matériel,
« Jusqu'à ce qu'épuré son spectre diaphane
« S'élance au fond du Ciel.

« Voyageur de l'espace, il va de monde en monde
« Dans l'avenir sublime où son passé le suit,
« Et de ce passé fait de l'épreuve féconde
« Chaque vie est le fruit.

« Enfin, loin des courants infernaux de l'Erèbe,
« Où brûle pour le mal la géhenne de feu,
« L'esprit voit la lumière, et le céleste Ephèbe
« Devient l'aide de Dieu ».

Ainsi ta grande voix enseignait d'un coup d'aile,
Tu montais comme un aigle à la terre attaché,
Ainsi tu dévoilais au disciple fidèle
Le secret de Psyché.

Et moi qui t'entrevois dans la divine Grèce,
Ainsi qu'un météore apparu dans les cieux,
Je sonnerai pour toi le clairon d'allégresse
Pour te ressusciter parmi les demi-dieux.

Faible atome pensant, je reprendrai ton verbe,
Et dévoilant sans peur son sens longtemps caché,
De son glaive de feu j'abattrai la superbe
Des chercheurs ignorants, négateurs de Psyché.

Chantant l'âme immortelle à la nature entière,
Je secouerai ton verbe ainsi qu'un fouet géant,
Et j'en flagellerai l'hydre de la matière
Qui hurle à tous : néant !

Et poursuivant le monstre, inspirateur du crime,
Etranglant l'avatar de Satan ébonté,
J'étoufferai son râle avec le cri sublime
De l'immortalité.

JULIEN LARROCHE.

APPARITION A MADAME E. D'ESPÉRANCE

C'était au mois de septembre 1894; je me trouvais à Nybyholm, dans la belle résidence de campagne de ma chère amie, la baronne P... Jadis elle m'avait fait le récit de plusieurs faits étranges qui, autrefois, avaient eu lieu dans le château, lorsque ses enfants étaient encore jeunes et terrifiés par ces bruits étranges.

Il semblait que plusieurs personnes fussent occupées à tirer les meubles çà et là, dans les chambres, au-dessus de leurs têtes; on voyait les portes s'ouvrir subitement et personne n'était visible.

On entendait frapper contre les fenêtres pendant les nuits sombres. Parfois un cri perçant se répercutait le long des chambres vides, qu'on savait n'être point habitées.

Mais il y a longtemps de cela; alors ces histoires passaient pour des légendes presque oubliées de ceux qui, autrefois, en avaient eu si grand' peur.

Depuis lors, une moitié de la maison ayant été démolie et rebâtie, les bruits terrifiants et inexplicables cessèrent.

C'était la première fois que je venais au château; après un voyage de trois jours, j'étais bien aise de me coucher de bonne heure.

« J'espère bien », dit mon amie, « que les revenants te laisseront en repos. »

Là-dessus, elle me souhaita « Bonne nuit ».

Je n'ai pas peur, « répondis-je », j'ai besoin de sommeil et suis très fatiguée; je vais dormir, aussi profondément qu'une église.

A peine au lit je m'endormis, tellement j'étais lasse.

Un peu plus tard, je fus réveillée par des bruits; c'était comme si la porte

s'ouvrait doucement. Je cru que c'était Anna, mon amie, qui venait me demander si tout était en ordre dans la chambre, ou si j'avais besoin de quelque chose.

Quoique j'eusse dormi, j'avais le sentiment que ce n'était pas longtemps.

Je me sentais un peu irritée d'avoir été réveillée de cette manière, et me disais : « Tu vas faire comme si tu dormais, et tu ne diras pas un mot. »

J'entendis le frou-frou d'une robe, comme si ce bruit familier allait de la porte jusqu'à mon lit; là, elle s'arrêta.

« Maintenant », pensais-je, elle tend l'oreille pour s'assurer si je dors; et je tins bon, restant tranquille et pensant que mon amie partirait enfin.

J'avais tant besoin de sommeil que je désirais être seule.

Après quelques minutes, je sentis l'attouchement d'une petite main caressante sur ma tête, puis sur ma main. Après cela, ce fût en vain que je simulais le sommeil: je demandai, non sans une teinte de mauvaise humeur. « Est-ce vous, Anna? » Que voulez-vous? Est-il arrivé quelque chose?

Point de réponse; la main continuait à me caresser.

« Mais Anna », dis-je », que voulez-vous? et cette fois, je saisis sa main, et sentis qu'elle portait une bague. C'était une bague avec un de ces grands bijoux faits pour la main d'un homme.

N'obtenant pas de réponse, je dis : « Laissez-moi seule ce soir, Anna; je « suis si fatiguée! demain je ferai tout ce que vous voudrez. »

La petite main avec sa bague, lâcha la mienne, lentement; j'entendis un soupir, puis de nouveau le frou-frou de la robe vers la porte qui s'ouvrit.

Ce soupir m'impressionna fortement, aussi m'écriai-je : « Attendez un moment, je vais allumer la bougie. » Et tout en étendant la main pour chercher les allumettes, j'eus la maladresse de faire tomber la boîte; son contenu s'éparpilla çà et là. Là-dessus, la porte se referma.

Je me tournai dans mon lit, bien aise d'être enfin seule, mais le souvenir de ce soupir me hantait! je me reprochais d'avoir été un peu cruelle envers mon amie.

Le lendemain je m'excusais d'avoir été si peu aimable.

« Je ne sais ce que tu veux dire », me répondit-elle. » Ce n'était pas moi; je me suis couchée à la même heure que toi, et tu étais seule là-haut; ce n'est qu'un rêve, sans doute.

Quant à moi, j'étais bien certaine que cela n'était point un rêve.

Je me rappelle encore la petite main; j'ai la sensation de la bague et de son bijou que j'ai réellement touchés.

A mon réveil j'avais eu le soin de rassembler toutes les allumettes, pour les remettre à leur place.

J'eus ensuite la preuve convainquante que ce n'était pas mon amie qui m'avait visitée, puisqu'elle ne portait jamais d'autre bague qu'un anneau de fiancée ; en comparant nos mains, je remarquai que les siennes étaient plus grandes que celles de l'apparition.

Que me voulait la visiteuse de minuit?

Pourquoi venait-elle me réveiller?

Qu'avait-elle à me dire, et pourquoi ce soupir.

Cela reste un mystère pour moi, je regrette de ne pas l'avoir éclairci.

E. D'ESPÉRANCE, à Itorrektyr.

N. D. L. R. — Nous avons reçu l'article ci-dessus, de l'honorable Mme E. D'Espérance, médium remarquable, très connue en Allemagne, qui s'est toujours dévouée pour la cause, se prodiguant sans tirer un profit matériel quel qu'il soit de ses œuvres, pour le progrès du spiritisme..

Merci, à cette sœur très estimée à laquelle nous ouvrons les pages de notre Revue, avec le plus grand plaisir.

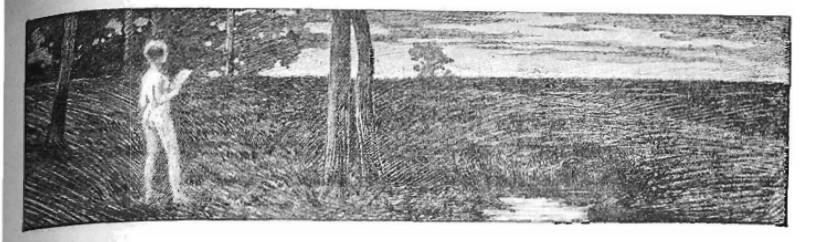
ÉCOLES DES MAGES ET DES PROPHETES

On enseigne les mathématiques, la physique, la chimie, l'histoire naturelle, l'astronomie, la médecine, la pharmacie, soit dans les collèges universitaires, soit dans les écoles supérieures, soit dans les facultés, pourquoi ne créerait-on pas des écoles également où l'on enseignerait le magnétisme, l'hypnotisme et le spiritisme ? On s'assurerait par l'expérience et la pratique de la réalité de ces trois dernières sciences, qui se répandent de plus en plus et qui menacent plus que jamais de forcer les portes que la science, dite officielle, leur interdit de franchir et tient obstinément fermées sur elles. Les sanctuaires des temples antiques étaient de véritables écoles où l'on enseignait à des initiés, c'est-à-dire à ceux qui avaient de sérieuses aptitudes pour les sciences occultes. Ces initiés devenaient des mages, c'est-à-dire des hommes profondément versés dans la connaissance des mystères de la nature et produisaient à la volonté de ces phénomènes extraordinaires auxquels les profanes vivement impressionnés donnaient le nom de miracles. Les mages étaient de véritables thaumaturges ou faiseurs de prodiges et quelques-uns d'entre eux étaient en même temps opérateurs et sujets ce que nous appelons médiums dans notre langage moderne; d'autres n'étaient qu'expérimentateurs, mais expérimentateurs d'une rare habileté et d'une longue pratique qui savaient distinguer du premier coup d'œil, dans la foule, un médium inconscient, qui ignorait complètement la secrète faculté dont l'avait doué la nature et sur lequel ils savaient produire instantanément d'é-

tonnants effets qui stupéfiaient tous ceux qui en étaient témoins. Il n'y avait pas dans le temple que des prêtres, des mages et des initiés, il y avait aussi des affiliés, c'est-à-dire des gens attachés au service du sanctuaire auxquels on donnait la mission secrète de découvrir des sujets, des médiums. Les affiliés savaient à quels signes on peut les découvrir. Aussitôt qu'ils avaient mis la main sur ce qu'ils cherchaient, si c'était un adulte, ils tâchaient de l'attirer au service du temple, par espoir d'un important avantage, surtout si cet adulte était pauvre et avait de la peine à gagner de quoi ne pas mourir de faim. Si c'était un enfant, ils engageaient les parents à le consacrer au culte des dieux, et les parents qui se sentaient heureux d'un tel honneur donnaient volontiers leur consentement. Une fois entrés dans le sanctuaire, les médiums étaient soumis à un régime sévère, ascétique et à des exercices qui servaient à développer et à accroître dans une proportion considérable les facultés qu'ils tenaient de la nature. Ils étaient instruits par les prêtres ou par les mages et soumis de temps en temps à des épreuves difficiles et souvent terribles de l'ordre physique, moral et intellectuel. On leur apprenait à supporter, à souffrir toutes les tortures, à résister à toutes les séductions les plus entraînantes plutôt que de révéler les secrets de la science. Ces secrets ont toujours été bien gardés et on ne cite pas un initié qui se soit laissé entraîner à les révéler. Les initiés connaissaient à fond les sciences que nous nommons magnétisme hypnotisme, spiritisme. Chacun était dressé et instruit dans ces sciences d'une manière conforme à sa spécialité. Il y en avait qui guérissaient certaines maladies, par le contact, par le simple attouchement ou l'insufflation ; ils ressuscitaient les morts, guérissaient les aveugles, les boiteux, les paralytiques. Ils prédisaient l'avenir et voyaient ce qui se passait à de grandes distances, sans doute parce qu'ils étaient, au moment où ils prédisaient et voyaient, à d'énormes distances, en cet état que nous appelons aujourd'hui somnambulisme. Tout cela relevait de la science à laquelle nous donnons l'appellation de magnétisme. Les initiés ou mages guérissaient aussi par la parole, c'est ce que nous appelons la suggestion, c'est-à-dire par l'hypnotisme. Il y avait également des mages ayant la qualité de psychagogues, expression qui signifie évocateurs d'âmes. Désiriez-vous revoir une personne qui vous était particulièrement chère, vous alliez trouver le psychagogue. A votre prière, il accomplissait les rites et cérémonies indispensables et vous voyiez apparaître devant vous l'aimable fantôme que vous aviez demandé. A peine s'était-il fait voir qu'il disparaissait presqu'aussitôt. Vous aviez eu tout juste le temps de le reconnaître. D'autres fois la personne évoquée se montrait moins pressée de rentrer dans le sein de l'invisible, elle restait un certain temps en votre présence. Ce n'était plus un fantôme, une

vaine apparition, c'était une personne vivante qui vous parlait et vous entretenait quelquefois de choses connues de vous seule et d'elle. Cette personne était devenue une réalité, elle se laissait prendre entre vos bras, vous la palpiez, vous la tâtiez, c'était bien de la chair dont elle avait la consistance et la température. Puis, peu à peu, la consistance diminuait, la chair devenait vapeur et cette vapeur se fondait dans l'air au sein duquel elle disparaissait. Les psychagogues de l'antiquité étaient des spirites qui possédaient au suprême degré la science des évocations. Ils opéraient des phénomènes de matérialisations, comme nous dirions aujourd'hui. Les plus célèbres parmi les Mages de l'antiquité, étaient ceux de l'Egypte, de la Chaldée et de la Perse. Ils gardaient sur leur science un secret inpénétrable et ils formaient des sociétés scientifiques secrètes tenant leurs séances dans les parties les plus retirées des temples. Les Juifs étaient, aussi bien que les prêtres de l'Egypte et les mages de la Chaldée et de la Perse, versés dans la connaissance des sciences occultes qu'ils pratiquaient d'une façon bien plus étonnante encore et bien plus grandiose. Il y avait chez eux ces fameuses écoles où on instruisait et on formait des prophètes. Les prophètes connaissaient non seulement le véritable sens de l'Ecriture sainte, mais ils étaient pareillement instruits dans la science sacrée, dans la science occulte qu'ils ne communiquaient à personne et gardaient pour eux seuls. Aussi voit-on dans l'Ecriture sainte quantité de miracles accomplis par les prophètes. Dans l'Indoustan les sanctuaires des pagodes renferment aussi des écoles où l'on enseigne la science sacrée, celle qu'on ne révèle pas à ceux qui ne sont pas initiés. Ceux qui aspirent aux différents degrés d'initiation sont comme les initiés de l'Egypte, de la Chaldée et de la Perse, comme les prophètes de l'ancienne Judée, soumis à un régime ascétique, à des exercices qui en font d'excellents médiums, de ces fameux médiums qu'on appelle les Fakirs et les Yoghis. Ils gardent sur leur science un impénétrable secret et ont conservé intactes les anciennes traditions qui ont fait si grands les mages de l'antiquité. Je le répète et ne saurais trop le répéter : pourquoi ne créerions-nous pas des écoles de magnétisme, d'hypnoptisme et de spiritisme qui après une longue étude et une longue pratique nous permettraient d'égaler les anciens et les Orientaux qui ont sur nous une écrasante supériorité scientifique ? Nous autres fiers Occidentaux, orgueilleux modernes, nous ne sommes que les derniers.

HORACE PELLETIER.



APPARITION D'UN FILS A SA MÈRE

Bien des gens croient que les spirites ont l'idée préconçue de l'intervention des esprits dans les manifestations ; s'il en est ainsi de quelques-uns, la vérité est que le plus grand nombre n'a cru qu'après avoir passé par le doute ou l'incrédulité.

C'est également une erreur de penser que sans la croyance aux Esprits *à priori*, jamais on ne serait en état de faire tourner les tables.

Le phénomène des tables tournantes et parlantes était connu du temps de Tertullien, et en Chine, de temps immémorial.

En Russie, j'ai souvent vu qu'on employait une soucoupe avec un alphabet.

Ceux qui interrogent croient-ils que ce sont des Esprits qui répondent ? Nullement; si on leur demande ce que c'est, ils répondent qu'ils n'en savent rien: c'est la table, le crayon, la soucoupe doués d'une puissance inconnue. Ils interrogent ces mouvements, sans aller au-delà du fait matériel.

Comme nous le savons, les phénomènes spirites modernes n'ont commencé ni par les tables, ni par les crayons, ni par les soucoupes, etc., mais par des coups spontanés frappés dans les murailles et les meubles. Ces bruits ont étonné et surpris ceux qui les entendaient.

Cette manifestation avait un caractère intentionnel, une persistance qui semblait appeler l'attention sur un point déterminé, comme lorsque quelqu'un frappe pour avertir.

Les mouvements de tables, de soucoupes, etc. ont également été spontanés et ils le sont encore aujourd'hui chez certains individus, qui n'ont aucune connaissance du spiritisme.

Il en est de même de la plupart des phénomènes naturels, qui se produisent tous les jours et passent néanmoins inaperçus, ou dont la cause reste ignorée, jusqu'au moment où des observateurs sérieux et plus éclairés y portent leur attention, les étudient et les explorent.

Tout ce qui se trouve dans ces communications médianimiques n'a rien qui dépasse la portée du cerveau humain, car les esprits ne sont pas des

êtres en dehors de l'humanité ; le spiritisme détruit le préjugé qui en fait des êtres exceptionnels, anges ou démons, intermédiaires entre l'homme et la divinité, des espèces de demi-dieux.

Le spiritisme repose sur ce principe que les esprits ne sont autres que les hommes, dépouillés de leur enveloppe charnelle, et que le monde visible se déverse incessamment dans le monde invisible par la désincarnation ; le monde invisible se déverse, de son côté, dans le monde matériel par les naissances.

Puisque les esprits appartiennent à l'humanité, leur langage n'est pas surhumain ; nous savons que certains d'entre eux savent peu, souvent même moins que certains hommes.

Ceux, par exemple, qui étaient incapables de faire des chefs-d'œuvre en peinture ou en sculpture de leur vivant, n'en feront pas davantage comme esprits.

L'esprit d'un Zoulou ou d'un Samoïède, ne parlera pas comme un homme qui a terminé ses études à l'Université ; l'esprit d'un académicien, qui n'est qu'un être humain, ne parlera pas comme un Dieu.

Dans l'exentricité de leurs idées et de leurs pensées, on ne peut chercher la preuve de l'origine spirituelle des communications, mais dans les circonstances qui attestent, dans la plupart des cas, que la pensée ne peut venir d'un incarné, quand même elle serait de la dernière trivialité.

De ces faits, ressort la preuve de l'existence du monde invisible au milieu duquel nous vivons, et pour cela, les esprits inférieurs le prouvent tout aussi bien que les plus élevés.

Or, l'existence du monde invisible est un fait capital ; c'est la clef du passé et de l'avenir de l'homme, cherchée en vain par toutes les philosophies, comme on a cherché en vain la clef des mystères astronomiques, avant de connaître la loi de gravitation.

Les conséquences du fait de l'existence du monde invisible autour de nous, transforment complètement les idées, elles détruisent les préjugés et les abus qui en découlent et modifient, par suite, les rapports sociaux.

Tel est le but auquel aboutit le spiritisme !

Le fait suivant dont je fais le récit se passa en 1880. Un jeune médecin, Sigismond G..., après avoir terminé ses études à la Faculté de médecine à Paris, et après s'être spécialisé sous le célèbre Dr Galenzowski, comme oculiste, vient, poussé par le mal du pays, s'établir dans sa contrée natale, à Sobolowka (Podolie, district Gajsin) ; son père étant mort depuis longtemps, ce jeune médecin eut la charge de l'entretien de sa vieille mère.

Son savoir, son expérience, firent que sa renommée de bon médecin ocu-

liste s'agrandit de jour en jour, il fut recherché par des malades appartenant à des localités éloignées.

Trois ans après son retour de Paris, comme beaucoup de personnes le prétendent, il devint amoureux d'une très jolie Polonaise, laquelle refusa sa demande. Cependant ce qui en advint au juste, personne ne le sut ; d'autres affirment qu'il avait depuis longtemps un penchant pour le suicide.

Le fait est que le jeune médecin Sigismond G..., après avoir écrit deux lettres, une d'adieu à sa mère, l'autre au juge d'instruction à Gajsin, dans laquelle il le priait de ne pas faire de vaines recherches, se brûla la cervelle dans son jardin.

La mère se trouvait alors chez sa fille, mariée à un fermier habitant un village éloigné de 20 versets. Cette pauvre vieille femme, de qui je tiens ce récit, ne se doutant pas même du malheur qui lui était arrivé, se trouvait le même après-midi du jour du suicide, dans la chambre à coucher de sa fille, en train de tricoter des bas : sa fille était occupée dans la chambre voisine, à quelque ouvrage. Tout-à-coup, la mère vit, devant elle, son fils Sigismond. Très étonnée, et contente de le voir au moment où elle n'attendait nullement son arrivée, le sachant très occupé à soigner ses malades, elle s'écria : « Ah ! comme je suis contente de ton arrivée ! D'où viens-tu ? », mais l'apparition ne répondit pas et disparut subitement.

La fille entendant causer sa mère avec quelqu'un, dans la chambre voisine, vint aussitôt et trouva sa mère, à son grand étonnement, seule et très émotionnée. Elle demanda alors : « Mais avec qui donc, mère avez-vous causé à l'instant ? » « Je viens de voir Sigismond, tout-à l'heure répondit la mère ; entré sans ouvrir la porte il a disparu, je ne sais comment. Mon Dieu ! mon Dieu ! pourvu que quelque malheur ne lui soit pas arrivé ! ». Les deux dames firent de minutieuses recherches, demandant Sigismond aux serviteurs, aux journaliers occupés près de la maison et dans le jardin, mais personne ne l'avait vu entrer ni sortir.

La pauvre vieille dame n'attendit pas longtemps pour connaître son malheur ! le même soir, elle reçut, par un envoyé spécial, la nouvelle lugubre du suicide de son fils ; son apparition à sa mère, avait eu lieu juste au moment de sa désincarnation.

Je m'abstiendrai de tout commentaire sur le fait très authentique rapporté ci-dessus.

Je demanderai aux adversaires du spiritisme, s'il est possible de l'expliquer sans la croyance en l'immortalité de l'âme, et sans le secours de la doctrine spirite.

Laissons dire ces messieurs, et passons outre ; leurs critiques et leurs dénégations n'empêcheront pas la vérité d'être la vérité, purement et simplement.

Recevez, cher monsieur Leymarie, l'expression de mes meilleurs sentiments, votre F. E. S. JOSEPH DE KRONHELM.

LE GUÉRISSEUR DE NEUSTIFT

La liberté que je prends est causée par ma confiance en lisant le *Livre des Médiums* et celui *des Esprits* d'Allan Kardec, basés sur une profonde philosophie d'amour et de charité.

Ce qui précède m'engage à m'adresser à vous, avec toute confiance, pour vous prier de me faire connaître la cause du délaissement des bons Esprits et des médiums.

Surtout je suis délaissé par les Esprits de ma chère enfant et de son époux, M. Jenaz Etrick, à Oberalsstadt, près de Trautenau en Bohême, tous deux décédés le 27 décembre 1874.

Je porte à votre connaissance les faits qui justifient mes démarches; je fus atteint de goutte et rhumatisme pendant une année sans avoir obtenu aucun soulagement des médecins et des bains minéraux.

A ma rentrée, je fis la connaissance d'un jeune homme qui exerçait la cure Baunscheidtismas; en huit jours et une seule application, je fus délivré de mes grandes souffrances.

En remerciant la Providence, je fis la promesse d'employer cette cure gratis, pour tous les nécessiteux et les souffrants; des faits surprenants eurent lieu, je devais suffire à 15 et 18 visites par vingt-quatre heures.

Entre autres choses, j'eus affaire à un médium; mon gendre Etrick me parla de ses séances spirites.

Pour me remettre de mes fatigues, et par curiosité, je me rendis chez lui, en Bohême, sans annoncer mon arrivée; il m'envoya une voiture à la station de Trautenau, les bons Esprits lui avaient inspiré le devoir de m'envoyer son équipage avec sa femme et un autre membre de la famille.

Oberaltsstadt est à une lieue de Trautenau.

Le 24 février 1882, ayant préparé mon retour pour Troppau en Silésie, il arriva chez mon gendre un petit char à bancs avec une jeune personne, liée avec de fortes cordes, un vieillard, son père, et un jeune homme, son cousin ; ils avaient conduit cette jeune personne à Oberaltsstadt pour y être traitée par les spirites, au lieu de la laisser saisir par la gendarmerie de Prague, et conduire aux asiles d'aliénations foudroyantes.

Le jeune homme, son cousin, ayant assisté quelquefois aux séances spirites, fit cette belle action de sauver sa cousine de cette maladie d'esprit, reconnue incurable.

Mon gendre fut surpris de voir cette jeune personne, liée fortement sur le char à bancs ; il en demanda la raison, la jeune fille en pleurs se plaignit de ce mauvais traitement, car elle était, disait-elle, en bonne santé.

M. Etrick reconnut pour superflu, de la prendre en cure; heureuse de repartir, la jeune fille toujours en voiture repassa le pont de fer ; mais là, elle recommença à nouveau, et d'une manière plus violente encore, à rompre les cordes qui la retenaient.

Aussitôt, les conducteurs retournèrent sur le pont et M. Etrick voyant alors de quoi il était question, fit descendre la malade, l'accompagna chez lui, avec le père et le cousin; il y fit les préparatifs de la cure; en se trouvant sur le terrain du magnétisme, il lui fut facile de reconnaître que les mauvais esprits devaient se retirer de cette malheureuse entièrement subjuguée par eux.

Après quelques formalités, mon gendre me dit : « Père, vous ne pouvez « me quitter avant que cette folle ne soit guérie, les Esprits désirent employer « votre force magnétique pour ce but. Dès aujourd'hui, vous êtes chargé « d'appliquer à une heure de relevée douze massages magnétiques, ce que « nous exécuterons après quelques instants de repos.

Depuis mon arrivée, les guérisons par les Esprits ne se comptent plus ; il y aurait à écrire des volumes pour décrire ce qui se passe ici, dans ce cercle spirite; ces cures sont en majeure partie causées par ma chère enfant, qui m'a exprimé son bonheur de se communiquer en Esprit à l'aide de deux médiums qui servent aux pauvres aliénés.

Bon nombre d'autres Esprits étudient le suicide; ce sont Emile et Seppnis; deux médiums, Jadenitschek de Troppau et Dorkneisek, auxquels je demandais s'ils connaissaient la cure Baunscheidtismas, me répondirent : oui, mais nous n'osons l'employer, pour ne pas déplaire aux médecins; si les malades laissaient agir la nature, sans l'assistance du docteur et du poison des apothicaires, il en mourrait bien moins.

A la suite du triomphe des bons Esprits qui rendirent la santé à cette aliénée, il y eut l'arrivée de bons Esprits : Bartomeno, Eustasius et trois autres.

Une prière de remerciements à Dieu pour le triomphe, fut adressée par l'entremise d'un bon médium ; je fus invité à y prendre part, je fis la promesse sous forme de serment, de rester fidèle au spiritisme.

Je ne puis reproduire les louanges qui me furent adressées comme récompense.

La bienheureuse, entièrement guérie, Mlle Mina Simler, de Rattendorf, près de Königfopo en Bohême, âgée de 19 ans, m'appelait son père, son sauveur ; elle reconnaissait qu'elle devait la santé à ma puissance magnétique.

A peine rentré à Troppau, où j'étais attendu avec impatience, il me vint des souffrants reconnus inguérissables, par les hôpitaux de Vienne et les premiers médecins, les uns condamnés à l'amputation d'un bras ou des jambes, et des diphtériques.

On me demanda à l'école des sœurs auprès d'une jeune fille tombée comme atteinte d'apoplexie; après trois mois de traitement, quatre premiers médecins des hôpitaux l'avaient renvoyée comme atteinte de catalepsie incurable par la médecine ; à peine étais-je depuis cinq minutes à son lit, qu'après l'application du mesmérisme et du magnétisme, le bien-être survenait; elle put se lever l'après-midi, le quatrième jour elle revenait à l'école; je l'ai dressée à devenir excellent médium, elle me servit des années, car elle était aimée de l'Esprit de ma chère fille.

Il m'est venu de la 1re académie d'Allemagne, de Neise, une aveugle reconnue telle, congédiée comme incurable. Après cinq semaines de cure, elle put m'écrire une lettre de remerciements, elle y décrivait sa maladie.

Ces faits intriguèrent les médecins, pour eux je faisais une offense à académie de Meise; ils placèrent la gendarmerie à la frontière de la Prusse pour m'emprisonner; je fus averti de leurs projets par les bons Esprits, et je cessai mes visites, qui du reste n'étaient plus nécessaires.

Il me vient également plusieurs cas d'épilepsie et de catalepsie que je guéris pour le plus grand bonheur des parents ; elles m'occasionnèrent le désagrément d'être poursuivi par la justice, à cause de la jalousie des médecins ; 30 à 40 témoins furent interrogés sur mes cures magnétiques et mesmériques et Braunscheitistes ; une sourde-muette déposa qu'après huit jours de traitement elle entendait la musique militaire comme dans sa jeunesse avant l'accident ; qu'elle espérait guérir de ses afflictions ; que sa sœur avait eu ce bonheur, après tant de démarches et de grandes dépenses pour des traitements plutôt nuisibles qu'utiles.

Je reçus pour récompense de tant de bienfaits, une remontrance pour m'être servi de la cure d'eau magnétique, contrairement à la loi de 1845, § 18 ; me trouvant offensé de cet accueil pour mes faits humanitaires, j'adressai mon recours au président de la province, le marquis de Bacquehem, aujourd'hui ministre de l'Intérieur à Vienne, me plaignant que, au lieu de me faire des remontrances pour l'humanité de mes actions, de tant de bienfaits et d'amour du prochain, le gouvernement devrait prendre pour exemple ce traitement et l'introduire en ses nombreux hôpitaux et établissements d'aliénés, il parviendrait ainsi à rendre le bonheur à une foule de

souffrants, à une quantité de familles, en libérant ces établissements au lieu d'en augmenter le nombre chaque jour; qu'il épargnerait ainsi bien des millions, nécessaires aux pauvres gens, ce qui les préserverait du malheur dans lequel ils se trouvent.

Ce recours ne fut pas reçu, bien au contraire, j'aurais dû être puni par une amende en argent ou un emprisonnement!

Les bons Esprits assistants, ma chère Anna Liesel, mon père et ma mère, l'empereur Joseph II, l'évêque Rudiger et d'autres, crurent devoir se retirer, ma chère enfant me l'annonça par ces mots : « Fermo qui vui. »

Ne pouvant lutter davantage contre les négations de ma famille quant au spiritisme, je la quittai, voulant rester libre de mes actions et aimer mon prochain!

Je suis resté fidèle au spiritisme, du consentement de ma chère enfant, autant pour continuer nos séances spirites que pour être libre d'assister les nécessiteux et moi-même en mes vieux jours, car j'ai 85 ans.

J'ai fait les cures surprenantes de difformités de membres, abandonnées par la médecine et déclarées comme incurables, et d'autres souffrances de vingt années; de sourds-muets, ayant cherché de l'assistance dans les premières villes d'Europe, sans en trouver ailleurs que chez moi, où ils en attendaient le moins.

Je n'ai pas été assisté de conseils en ces derniers temps par l'intermédiaire de bons Esprits, et c'est ce que je ne comprends pas; je désire en connaître la raison, et pourquoi.

Je ne suis pas privé de ce pouvoir de guérir toute maladie trouvée incurable par la médecine, sans le moindre emploi de cette pharmacie qui n'est efficace que pour vider la bourse des souffrants.

J'ajouterai à *ce r cit* d'autres faits qui vous surprendraient quand même vous auriez fait des expériences propres à douter de cette vérité.

Quoique je ne prenne en traitement que des malades ou des souffrants rejetés par les médecins et reconnus incurables, ou les nécessiteux qui ne peuvent suffire à leurs besoins, je rends à chacun mes services gratuitement; depuis 1880 jusqu'à ce jour, je remplis cette belle mission.

Un conducteur en chef du chemin de fer du Nord souffrait depuis un an entre les mains des médecins, l'époque d'être pensionné à l'âge de quarante années était déjà fixée!

Il se plaignit à l'un de ses chefs qui lui dit de ne pas désespérer avant de m'avoir consulté; je le pris en cure après m'être assuré de l'assistance des hauts Esprits; après cinq semaines de cure, il put reprendre son service.

La lettre de remerciements qu'il m'adressa, comparée au traitement des

médecins, ferait époque dans la science médicale, s'il était permis de publier de tels documents,

Il me recommanda à une dame, marchande, qui venait à Olmutz, qu'il avait connue en chemin de fer; elle souffrait d'une atonie de l'estomac reconnue comme incurable; elle était prête à mourir.

A ma demande les hauts Esprits me prescrivirent ce que je devais faire, et d'éviter par les entrées et les sorties l'attention du public.

Le conducteur, A. Malina et sa nièce, prirent part aux séances spirites; j'engageai un médium en le payant, pour tenir société à la malade après la magnétisation ; il me fut ordonné de lui donner un œuf assaisonné de trois gouttes d'oléone, ce que je fis, et à ma grande satisfaction elle le digéra; huit jours après elle était hors du lit, occupée à ses affaires, nous avions fixé la prochaine séance au lundi matin, pour rendre grâce à Dieu de sa convalescence.

Cette dame communia le dimanche et le lundi matin je me rendis chez elle pour voir si tout était en ordre pour tenir notre séance spirite; elle fit semblant d'être surprise de me voir, me dit qu'elle avait un autre médecin, qu'elle se repentait d'avoir suivi ma cure, que c'était la plus grande faute qu'elle eût pu commettre, elle me demanda combien elle avait à me payer.

Je répondis : « *Rien*, je ne serais pas venu si vous ne m'aviez pas prié de vous soulager, seulement vous me devez un remerciement. Je souhaite que vous ne vous repentiez pas de la mauvaise action que vous venez de faire. »

Je ne tardai pas à recevoir une consolation ; les bons Esprits m'annoncèrent le repentir de cette femme, décédée huit jours après ma dernière visite. Il y avait eu récidive du mal et elle en était morte.

Ensuite je reçus l'invitation suivante : « Olmutz, le 24 juin 1893.

« Monsieur Régnier, j'ai l'honneur de vous transmettre le désir que nous a exprimé Mme Albach, femme de M. le commandant du génie, de recevoir votre visite, vous priant de formuler votre avis sur l'état de sa santé, cette dame vous prie de venir lundi prochain avant midi.

« P. Nirpot, docteur. »

Cette dame, depuis des années, était traitée par les médecins du régiment de son mari ; par suite de l'emploi de iod., calomel, ses membres s'étaient déformés, elle en était toute courbée; ayant appris que je traitais une dame paralysée, ainsi que d'autres avec grand succès, elle s'adressait à moi.

Il vint un père de famille avec son fils, me chercher en cette visite, et me prier de venir au secours de sa femme, ce que je fis de suite, sans demander conseil aux hauts Esprits: après huit jours de traitement, elle put reprendre

les soins de son ménage. Après six mois de bien-être, cette dame négligeant les soins exigés par sa santé, fut atteinte d'hydropisie; elle mourut après avoir reçu les sacrements de l'Eglise sans que j'en fusse prévenu !

Ces faits divers, prouvent que l'on peut guérir toutes les espèces de maladies, sans être médecin ou pharmacien diplômés.

La catalepsie, l'épilepsie, les maladies d'esprit, fous, aliénés, la phtisie sans nécessité d'opérer le larynx, comme les médecins anglais l'ont fait au prince Fredrichs de Prusse, en causant sa mort !

Qu'a fait le docteur Koch à Berlin, si ce n'est d'induire en erreur ceux qui ont cru à ses découvertes; après qu'il eut amassé un demi-million, on reconnut la fausseté de ses annonces.

A quoi servent les études médicales pour trouver le remède de la diphtérie et l'annoncer par l'emploi du geilserum ? le remède et le traitement du larynx, se trouvent très bien décrits, page 102, n° 372 du traitement Baunscheilismas, et un grand nombre d'autres maladies, jusqu'au n° 777.

Ces détails de faits, devront être publiés en vue de servir les nécessiteux de tout genre, mais comme ils seront traités par les médecins de charlatanisme, on en doutera, on en méconnaîtra la valeur.

Le même cas régit les hôpitaux d'aliénés; la guérison de ces malheureux rendrait ces palais superflus, ainsi que leur personnel; que de millions l'Etat épargnerait en suivant nos procédés! au lieu d'augmenter sans cesse ces établissements, il pourrait s'en servir pour d'autres actes de bienfaisance.

Cet aperçu du bien-être futur ne peut avoir lieu, si on n'en cherche pas avec conscience le remède; il faut subjuguer les mauvais Esprits, leur faire abandonner leurs victimes et l'emploi des bons médiums peut servir à des guérisons rationnelles, puisque j'ai eu le bonheur d'en obtenir chaque fois qu'on a voulu employer mon pouvoir de mesmériste et de magnétiste.

Je serais considéré comme fou, si, trop consciencieux, je faisais une proposition semblable à qui que ce soit du gouvernement en Allemagne; également en Belgique que régit le confessionnal.

En France, c'est bien différent; c'est de là que naît le bien-être de la civilisation, et c'est pour cette raison que je m'adresse à vous, honorés rédacteurs de la *Revue spirite*, en m'appuyant sur la haute philosophie d'Allan Kardec, sur son *Livre des Esprits* et celui des *Médiums*. Votre tout dévoué,

J.-F. Régnier,
Privatier, à Neustift, près d'Olmutz, Moravie.



RÉPONSES DE L'ESPRIT JOHN PIERPONT

Médium Mme M. T. Longley, à New-York.

Question de E. S. Xenia, d'Ohio. — Veuillez être assez bon de dire d'où vient la diversité des aptitudes. Cela n'indique-t-il pas que la théorie de la réincarnation est correcte ?

Réponse. — Un grand nombre d'esprits avancés acceptent la théorie de la pluralité des existences de l'âme, comme étant fondée sur l'accomplissement du progrès humain ; la prévoyance d'une loi judicieuse pourvoit à ce progrès.

D'autres esprits prétendent que cette théorie est incompatible avec l'idée de progrès, et que, ce qui est refusé sur la terre à une entité humaine, à l'égard de son développement spirituel, sera donné dans les autres mondes.

Les deux côtés de la question méritent d'être considérés et étudiés ; le ridicule et les injures des partisans de l'une ou de l'autre théorie, ne résoudront pas la question et n'éclaireront pas les chercheurs sérieux.

Esprit observateur, nous croyons que des épreuves de ce monde sont nécessaires au progrès des entités incarnées sur la terre ; si elles viennent à mourir jeunes, ou si la condition dans laquelle elles sont nées ne leur permet pas de développer leur intelligence, il est très naturel qu'il existe une loi bienfaisante, qui permette à l'Esprit de reprendre une autre existence dans une autre condition, et d'acquérir l'expérience terrestre nécessaire à son avancement.

Mais, si comme le croient certains adversaires de la réincarnation, l'esprit peut acquérir cette expérience dans le monde des esprits, en *obsédant* un médium (ce dont nous doutons) sans épuiser sa force vitale, pourquoi s'incarner, même pour une fois ?

Il n'y a pas deux âmes qui subissent exactement les mêmes épreuves, de sorte que l'expérience qu'un esprit peut acquérir par l'intermédiaire d'un médium, ne peut satisfaire celui qui voudrait acquérir toutes les connaissances que donne la vie terrestre.

Nous, ni personne, n'avons jamais vu une entité parfaitement développée au point de vue intellectuel, sortir directement d'un sauvage de l'Australie, ou d'autres hommes primitifs ; mais nous connaissons beaucoup d'esprits qui

affirment que leurs recherches et leurs observations les ont convaincus que ces sauvages, rudes spécimens de l'humanité, reprennent un corps plus perfectionné, qui leur permet de développer leurs perceptions spirituelles, ce qui les fait avancer dans la voie du progrès.

Qui ose dire que cela n'est pas vrai ? Si « cela est vrai », dit le mortel tremblant, je ne retrouverai pas ceux que j'aime dans l'autre vie ! et celle que nous avons connue comme Mary Rice, pourra être Hannah Jones, la reine Sophie, et plus tard quelqu'autre individualité.

Si la réincarnation existe, c'est dans un but bienfaisant ; si Mary Rice a besoin de subir des épreuves qui exigent une nouvelle enveloppe matérielle, elle lui sera donnée, et l'entité n'en sera pas moins la même, quelle que soit sa couverture. Nous reconnaîtrons les nôtres au ciel, qu'ils aient ou non conservé leur noms terrestres.

Pour l'esprit qui depuis mille ans habite la sphère supérieure, son nom terrestre n'a plus pour lui, ni pour ceux qui l'entourent, aucune signification ; la faible lumière de son existence terrestre n'est plus qu'un rayon affaibli dans la gloire du progrès accompli, et s'il devenait nécessaire qu'il se réincarnât pour recueillir de nouveaux matériaux et enrichir son esprit, peu importe le vêtement qu'il prendrait pour remplir son but.

Nous soumettons ces quelques pensées à l'attention des penseurs sérieux, en leur disant que l'éternité est tellement vaste, et sans bornes, que si une entité humaine subissait une incarnation sur chacune des planètes qu'il pourrait atteindre, il lui resterait encore assez de temps pour explorer l'espace interstellaire et y puiser des nouvelles connaissances.

Quant à la diversité des aptitudes, elle peut provenir des conditions et d'influences antérieures acquises, qui agissent sur l'enfant ; parfois aussi sur ce corps qui est ou n'est pas adapté aux besoins de l'Esprit ; elle peut aussi résulter des effets de la loi d'hérédité, lesquels se manifestent après plusieurs générations : enfin du manque d'opportunité, dans le milieu où l'on est né, ou bien parce que l'on a déjà vécu.

(*Light of Truth*, du 1er septembre 1894.)

NOTE : La réincarnation est débattue aux Etats-Unis, avec passion, exactement comme elle le fut en France, de 1858 à 1870. Ce sont les mêmes arguments pour et contre.

Nous aurons, dans une étude prochaine, à commenter toutes les raisons que présentent les adversaires et les partisans de la réincarnation. Aux coups dont on s'accable, on juge de l'importance capitale de la nécessité des existences successives sur la terre.

BIBLIOGRAPHIE

ANIMISME ET SPIRITISME

Essai d'un examen critique des phénomènes médiumniques, spécialement en rapport avec les hypothèses de la « force nerveuse », de l'« hallucination » et de l'« inconscient » comme réponse à l'ouvrage du Dr Edouard von Hartmann, intitulé : « Le Spiritisme », par ALEXANDRE AKSAKOF, directeur des Psychische Studien (Recherches psychiques), à Leipzig, avec portrait de l'auteur, et dix planches, traduit de l'édition russe par Berthold Sandow.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS DU TRADUCTEUR XIII
PRÉFACE DE L'ÉDITION ALLEMANDE XVII
INTRODUCTION 1
APERÇU HISTORIQUE DES THÉORIES ANTISPIRITIQUES :
« To Daimonion », de Oldfield ; « Philosophie des Agents mystérieux », de Rogers ; « Discussion », de Brittan et Richmond ; « Mystères modernes expliqués et démasqués », de Maban ; « Mary Jane » de Guppy ; « De la force, etc. » de Bray ; « Etats de superactivité du système nerveux, etc. » de Collyer ; « Spiritualism », de Hammond ; Carpenter et Cox ; « Des tables tournantes », par Agenor de Gasparin ; « Les tables parlantes », par Thury ; « Etudes expérimentales », par Chevillard ; « Essai sur l'humanité posthume », par d'Assier. 7
CHAPITRE Ier. — **Des phénomènes de matérialisation.**
INSUFFISANCE AU POINT DE VUE DES FAITS, DE L'HYPOTHÈSE HALLUCINATOIRE ÉMISE PAR LE Dr HARTMANN 23
Matérialisation d'objets échappant à la perception par les sens. Photographie transcendantale 26
Expériences de M. Beattie (26). — Photographies obtenues par MM. Guppy, Parkes, Russel, Slater, Williams, Hudson, Reimers, Damiani (43-45). Photographie transcendantale d'une main obtenue par le professeur Wagner, à Saint-Pétersbourg (48). — Photographie de formes humaines, obtenues par Slater (53). — Expériences de Mumler (58). — Compte rendu du *British Journal of Photography* (62). — Description des gravures ci-jointes. Témoignage de B. Murray et Moses Dow (67). — Lettre du professeur Gunning (75). — Photographies transcendantales de doubles (78). — Expertise de M. Jay Hartman, à Cincinnati 81
Matérialisation et dématérialisation d'objets accessibles à nos sens 86
Démonstration de ce principe par les faits compris sous la domination de « pénétration de la matière ». — Apports et disparition d'objets. — Dédoublement d'objets inanimés 82
A. — MATÉRIALISATION ET DÉMATÉRIALISATION D'OBJETS INANIMÉS. 96
Etoffes (92). — Démonstration par la voie des photographies transcendantales. — Expérience de M. Clifford Smith (94). — Matérialisation d'étoffes par Katie King en présence de témoins (95). — Médiumnité de fleurs pour la matérialisation de fleurs (97). — Production d'une plante sous les yeux des assistants (98). — Matérialisation de métaux par la médiumnité d'un métal 106
B. — MATÉRIALISATION ET DÉMATÉRIALISATION DE FORMES HUMAINES. — INCOMPATIBILITÉ LOGIQUE DE LA THÉORIE DE L'HALLUCINATION DU Dr HARTMANN AVEC SA THÉORIE DE LA FORCE NERVEUSE 108
Démonstration du caractère non hallucinatoire d'une matérialisation par :
1° Le témoignage visuel simultané de plusieurs personnes 110
2° Le témoignage visuel et tactile, simultané, de plusieurs personnes 110
3° La production d'effets physiques 111
4° La production d'effets physiques durables 112
A, Ecriture directe 112

B, Empreintes de mains matérialisées 113
C, Effets produits sur la forme matérialisée (coloration, etc.) 122
D, Reproduction de formes matérialisées, par des moulages en plâtre 127
Expérience de M. Denton (128); expériences concluantes au moyen d'une caisse fermée (132); autres exemples de moulages de formes matérialisées à l'aide de la paraffine :
I. *Le médium est isolé ; l'agent occulte reste invisible* 139
Expériences de MM. Reimers et Oxley 139
II. *Le médium est devant les yeux des assistants, l'agent occulte reste invisible* 156
Expériences de M. Ashton avec Miss Fairlamb (158); expérience de M. Friese avec M. Eglinton (156); expérience avec M. Eglinton devant une commission (163); reproduction plastique d'un membre dédoublé du médium 165
III. *L'agent occulte est visible, le médium est isolé* 166
Expérience de M. Adshead avec Miss Wood 166
IV. *Le fantôme et le médium sont simultanément visibles aux spectateurs* 170
Expérience de M. Ashton avec Miss Fairlamb 170
E, Photographie de formes matérialisées 173
a) Le médium est visible ; la figure matérialisée est invisible à l'œil, mais elle apparaît sur la plaque photographique 178
b) Le médium est invisible ; le fantôme est visible et reproduit par la photographie 183
c) Le médium et le fantôme sont vus en même temps ; seul ce dernier est photographié ; — photographies de Katie King obtenues par M. Harrison et par M. Crookes 190
d) Le médium et le fantôme sont visibles tous deux et photographiés en même temps 215
Témoignage de MM. Crookes (216), Russel (217), Burns (218), de Mme Louisa Nosworthy (224), du Dr W. Hitchman (226). — Expériences de M. Aksakof avec M. Eglinton 230
e) Le médium et le fantôme sont invisibles ; la photographie se produit dans l'obscurité. — Expériences de MM. Bullet, Reimers, Aksakof .. 239
5° Expériences de pesée des formes matérialisées 242
INSUFFISANCE DE LA THÉORIE HALLUCINATOIRE DU Dr HARTMANN AU POINT DE VUE THÉORIQUE 245

CHAPITRE II. — Les phénomènes physiques.

LES EXPÉRIENCES DE MM. HARE, VARLEY ET HERING DÉMONTRENT QUE LA FORCE MÉDIUMNIQUE N'A AUCUNE AFFINITÉ AVEC L'ÉLECTRICITÉ. — CONTRADICTIONS DU Dr HARTMANN 262

CHAPITRE III. — De la nature de l'agent intelligent qui se manifeste dans les phénomènes du spiritisme.

EXAMEN DU PRINCIPE FONDAMENTAL DU SPIRITISME; PRÉSENTE-T-IL DES PHÉNOMÈNES DONT IL FAUT CHERCHER LA CAUSE EN DEHORS DU MÉDIUM ? 273
1. — *Des manifestations qui sont contraires à la volonté du médium* 280
Divers exemples ; — expériences remarquables de M. Dexter (287); — exemple frappant au début du mouvement spirite (292); — le cas du Révérend E. Phelps (296); — exemple de combustion spontanée d'objets, dans l'est de la Russie : récit de M. Schtchapov 298
2. — *Des manifestations qui sont contraires aux convictions du médium* 316
Le témoignage de M. A. (Oxon) (317); — expériences des prof. Wagner et Hare 320
3. — *Des manifestations contraires au caractère et aux sentiments du médium* 321
4. — *Des communications dont la nature est au-dessus du niveau intellectuel du médium* 324
Œuvres de Hudson Tuttle (325) et de Davis (326); — achèvement du roman de Dickens *Edwin Drood* par voie médiumnique (328); — expériences de M. Barkas : réponses impromptu à des questions scientifiques (332) ; — le cas du général Drayson : renseignements astronomiques 341

5. — *Médiumnité des nourrissons et des petits enfants*..... 343
Les jeunes Cooper et Attwood ; — écriture du petit Jencken, âgé de cinq ans et demi (345) ; — écriture de la fille du baron Seymour Kirkup, à l'âge de neuf jours (350) ; — écriture sur l'ardoise par Essie Mott, âgée de deux ans. 351
6. — *Mediums parlant des langues qui leur sont inconnues*..... 353
Avis de M. Ennemoser (354) ; — témoignage du juge Edmonds ; — le parler en diverses langues inconnues aux médiums (355) ; — communications délivrées au moyen de signes télégraphiques (369) ; exécution de morceaux de musique par un enfant n'ayant reçu aucune instruction musicale ; — la fille du sénateur Tallmage..... 370
7. — *Divers phénomènes d'un genre mixte-composé*..... 378
Un cas curieux observé par l'auteur..... 372
8. — *Communication de faits que ne connaissent ni le médium ni les assistants.* 384
a) La vision dans l'obscurité et dans les endroits clos..... 385
Expériences de l'auteur, dans un cercle intime (389) ; — expériences de M. Crookes (397) ; témoignage de M. A. (Oxon)..... 398
b) Des faits connus indépendamment des organes servant habituellement à la perception..... 401
Expériences personnelles de l'auteur : l'adage de Cardoso..... 401
c) Communication de faits inconnus aux personnes prenant part à la séance et qui ne peuvent être expliqués par la transmission de pensées, en raison des conditions mêmes dans lesquelles ces messages sont délivrés..... 412
Le cas de Mlle Emma Stramm ; information du décès de Duvanel ; — Miss Laure, fille du juge Edmonds (417) ; — autres cas rapportés par le juge Edmonds (419) ; — conférence du général Drayson (420) ; — l'article du Dr Davey (422) ; — rapport du capitaine Drisko sur les incidents auxquels le *Harry Booth* doit son salut (426) ; — une dame trahie par la planchette... 428
9. — *Communications venant de personnes complètement inconnues des médiums aussi bien que des assistants*..... 431
Communication de l'esprit de John Chamberlain, attestée par douze témoins ; — le « Message Department » du *Banner of Light* (434) ; la communication de l'esprit d'Abraham Florentine, à Londres, confirmée à New-York (437) ; — manifestation d'Anastasie Pérélyguine..... 440
10. — *Transmission de messages à une grande distance*..... 447
Faits rapportés par le professeur Hare (448) ; — message transmis de Lowell, Mass., à Atalanta, Geo. (à une distance de 1.000 milles) (541) ; — transmission d'un message sans indication précise du destinataire..... 452
11. — *Transport d'objets à grandes distances*..... 452
Transport d'une photographie de Londres à Lowestoft (453) ; transport d'aiguilles à tricoter à une distance de 20 lieues anglaises (455) ; expériences de Zollner, Crookes, Olcott et Cooper..... 458
12. — *Matérialisations*..... 462
Citation erronée du Dr Janisch par le Dr Hartmann ; — les trois hypothèses possibles..... 468

Chapitre IV. — L'hypothèse des esprits.

A. — ANIMISME. — Action extra-corporelle de l'homme vivant, considérée comme formant la transition au spiritisme..... 470

I. — *Action extracorporelle de l'homme vivant, comportant des effets psychiques (phénomènes de la télépathie, transmission d'impressions à distance)*..... 475
Expérience de Mlle Pribitkoff (475) ; — fait communiqué par M. W. Solovioff (476) ; — messages médiumniques de Mlle Sophie Swoboda (478) ; — expériences de M. Th. Everitt et de Miss Florence Marryat (484) ; — messages provenant de personnes vivantes (487) ; — faits communiqués par le juge Edmonds et M. Aksakof..... 488
II. — *Action extracorporelle de l'homme vivant, sous forme d'effets physiques (phénomènes télécinétiques, — déplacement d'objets à distance)*..... 492
Faits observés par Mme de Morgan, Mlle Perty (493), Spicer (494), etc.
III. — *Action extracorporelle de l'homme vivant, se traduisant par l'apparition de sa propre image (phénomènes téléphaniques, — apparitions à distance)*..... 497
Apparitions de doubles ; — hallucinations télépathiques ; — le cas de Mlle Emilie

Sagée (498);— photographies de doubles (504); — communications délivrées par des doubles... 505

IV. — *Action extracorporelle de l'homme vivant, se manifestant sous forme de l'apparition de son image, avec certains attributs de corporéité (phénomènes téléplastiques, — formation de corps matérialisés)*..... 506

Doubles matérialisés : les Davenports, — Miss Fay, — Florence Cook; — constatation des doubles par le moyen d'empreintes et de moulages (509); — expériences de M. Crookes avec le médium Home (510); — fait communiqué par le Dr Kousnetzoff (510); — le magnétiseur H.-E. Lewis (511); — le fantôme d'un homme vivant frappant à la porte (512); — le récit du Dr Wyld (514); le double du Rév. Th. Benning (516); — apparition de M. Wilson (rapporté par le Dr Britten) (518); — une jeune fille malade se trouvant en Amérique, apparaît à ses parents, en Allemagne (520); — un navire sauvé par l'apparition d'un de ses passagers sur un autre vaisseau..... 521

B. — LE SPIRITISME. — ACTION MÉDIUMNIQUE D'UN HOMME DÉCÉDÉ; DÉVELOPPEMENT ULTÉRIEUR DE L'ANIMISME..... 526

Contenu intellectuel des phénomènes (528); — causes animiques et spiritiques (532); — constatation de la personnalité (535); — la distinction entre la personnalité » et l' « individualité », comme devant servir de clef pour l'intelligence des phénomènes spiritiques..... 536

I. — *Identité de la personnalité d'un défunt constatée par des communications dans sa langue maternelle, inconnue du médium*..... 539

Exemples tirés des écrits du juge Edmonds, de Mme Turner, Hardinge Britten. 539

II. — *Constatation de la personnalité d'un défunt par des communications délivrées dans le style caractéristique du défunt ou par des expressions particulières qui lui étaient familières, reçues en l'absence de personnes connaissant le défunt*..... 543

Le roman inachevé de Charles Dickens (543); — communication du prince Sch., reçue par Mlle Barbe Pribikoff (543); — message transmis par D. Home.. 544

III. — *Identité de la personnalité d'un défunt, inconnu du médium, constatée par des communications délivrées dans une écriture identique à celle qu'on lui connaissait de son vivant*..... 545

La Graphologie (546); — communication d'Estelle, femme de M. Livermore (547); — les douze messages de John Quincy Adams (548); — le cas du Dr Nichols (549); — l'écriture directe; — récit de M. J.-J. Owen et témoignage de Mme Burchett (551); — expériences de M. Smart avec le médium Spriggs (554); — expérience personnelle de l'auteur..... 555

IV. — *Identité de la personnalité d'un défunt constatée par une communication provenant de lui, contenant un ensemble de détails relatifs à sa vie, et reçue en l'absence de toute personne ayant connu le défunt*..... 559

Témoignage de Robert Dale Owen : Violette..... 560

V. — *Identité de la personnalité d'un défunt constatée par la communication de faits qui n'ont pu être connus que du défunt lui-même et que lui seul a pu communiquer*..... 566

Le testament du baron Korff; — exemple cité par R. Dale Owen (569); — « Schoura »; — un fait observé par l'auteur..... 573

VI. — *Identité de la personnalité constatée par des communications qui ne sont pas spontanées, comme celles qui précèdent, mais provoquées par des appels directs au défunt et reçues en l'absence de personnes connaissant ce dernier*..... 585

Observations du Dr Wolfe sur la lecture de lettres fermées, par M. Mansfield (586); — insuffisance des hypothèses avancées par le Dr Hartmann pour expliquer la lecture des pensées et la clairvoyance (593); — témoignages du Rév. Samuel Watson (593); — expériences d'écriture directe, instituées par M. Colby avec M. Watkins, médium (594); — expérience curieuse avec le médium Powell..... 596

VII. — *Identité du défunt constatée par des communications reçues en l'absence de toute personne l'ayant connu, et qui trahissent certains états psychiques ou provoquent des sensations physiques, propres au défunt*..... 597

Communications de personnes mortes dans un état de déséquilibrement mental (598); — douleurs physiques dont avait souffert le défunt, éprouvées par le médium (600); — loi hypothétique des manifestations..... 604

VIII. — *Identité de la personnalité d'un défunt attestée par l'apparition de sa forme terrestre* 605
A) APPARITION D'UN DÉFUNT ATTESTÉE PAR LA VISION MENTALE DU MÉDIUM EN L'ABSENCE DE PERSONNES CONNAISSANT LE DÉFUNT 605
Exemple tiré de l'expérience personnelle de l'auteur 606
B) APPARITION D'UN DÉFUNT ATTESTÉE PAR LA VISION MENTALE DU MÉDIUM ET, SIMULTANÉMENT, PAR LA PHOTOGRAPHIE TRANSCENDANTALE OU PAR LA PHOTOGRAPHIE SEULE, EN L'ABSENCE DE PERSONNES CONNAISSANT LE DÉFUNT 607
Exemples rapportés par M. A. (Oxon), Mme Conant, Moses Dow, A.-R. Wallace, M. Johnstone 607
Cas cités par le Dr Thomson, M. Dow, M. Evans et M. Snipe 611
C) APPARITION DE LA FORME TERRESTRE D'UN DÉFUNT, MATÉRIALISÉE, AVEC DES PREUVES D'ORDRE INTELLECTUEL A L'APPUI 615
Témoignage du professeur Wagner; — comme quoi la ressemblance n'est pas une preuve d'identité; — faits rapportés par M. J. Sherman et M. Livermore (618); — cessation des manifestations à la suite de la matérialisation; — l'élément mystification 623
CONSIDÉRATIONS FINALES 624
La preuve absolue de l'identité d'un esprit, au point de vue objectif est une impossibilité; — importance des preuves subjectives; — confusion, par rapport au Spiritisme, des idées : esprit, temps, espace.
LES HYPOTHÈSES SPIRITIQUES, SELON M. HARTMANN (628); — réfutation des difficultés que M. Hartmann oppose à « l'hypothèse de l'inspiration » (630); — les prétentions de l'hypothèse des esprits ne sont pas en contradiction avec le système philosophique du Dr Hartmann; — les problèmes du spiritisme et de l'animisme considérés comme branches de la psychologie expérimentale; — la philosophie monistique.

ETUDES PSYCHIQUES. — Essai *de spiritisme* scientifique, par *D. Metzger*. 1 vol. in-8°, 2 fr. 50. Paris, Librairie des sciences psychologiques, 12, rue du Sommerard.

(*Extrait de la REVUE SUISSE*).

Voici un livre dont le titre excitera la curiosité et peut-être l'intérêt de nombreux lecteurs. Le spiritisme n'est pas en faveur chez nous, dans le monde scientifique ; mais on serait étonné si l'on savait combien d'adeptes il recrute dans le public suisse. Il y aurait là le sujet d'une intéressante étude de psychologie, surtout si l'on rapprochait le spiritisme des croyances aux apparitions, qui en sont peut-être la contre-partie dans le monde catholique, et de certaines formes anciennes de la religion, dont l'un et l'autre sont peut-être la survivance.

M. Metzger ne se place pas à ce point de vue. Il est partisan convaincu des doctrines du spiritisme, et, comme notre époque ne jure guère que par la science, c'est du spiritisme scientifique qu'il prétend faire. Et non seulement scientifique, mais expérimental. Voilà le point.

Est-il vraiment scientifique ; est-il expérimental?

Cet ouvrage se compose d'une série de conférences faites à Genève, à la Société d'études psychiques. Il faut qu'elles aient eu quelque succès, puisqu'on les publie ; nous y pourrons donc trouver quelques indices de l'esprit dans lequel cette société poursuit ses recherches.

Emu des objections qu'ont élevées tant de fois les savants, M. Metzger commence par exposer les difficultés de l'expérimentation sincère en matière de spiritisme, et par discuter l'explication ordinaire des phénomènes de cet ordre, l'hallucination, l'illusion, etc. Il traite ensuite de la télépathie, du somnambulisme, des tables tournantes, des médiums écrivains, auditifs, guérisseurs ; enfin il allègue l'impossibilité où nous sommes de comprendre certains phénomènes de la nature, pour établir qu'ils décèlent l'action de l'intelligence; il parle des matérialisations, dans lesquelles l'esprit se rend visible, et il termine par des considérations sur la philosophie spirite, en reprenant l'hypothèse d'après laquelle l'homme revient sur la terre, après sa mort, et recommence la vie une ou plusieurs fois, selon le degré de sa moralité dans chacune de ses existences.

Tout cela est fort intéressant, et l'on ne peut nier que l'auteur n'ait cité nombre de faits surprenants. Les prétendus esprits qui se communiquent ont une diversité de caractères et de manifestations, une précision de souvenirs et parfois une puissance qui déconcertent. Mais les observations qu'on nous relate paraissent faites sans méthode, et l'on se hâte trop d'y mêler des explications et des hypothèses. Il faudrait des faits documentés, avec la date du jour et même de l'heure, qui importe en pareille matière. Il faudrait une étude systématique des phénomènes, et des observations médicales sur ceux qui en sont les agents, notamment sur les médiums. Il nous semble que M. Metzger ne nous présente qu'un amas de faits, classés tant bien que mal sous quelques chefs, et qui ne nous sont pas donnés avec une précisionr suffisante. Il faudrait une étude comparative de ces phénomènes avec ceux du somnambulisme provoqué. On ne peut conclure à la manifestation d'êtres invisibles tant qu'on n'aura pas une connaissance plus sûre des conditions de ces faits et je ne crois même pas qu'on puisse rien affirmer dans l'état actuel des investigations.

Qu'il y ait dans ces manifestations la matière d'études nouvelles et peut-être fécondes, rien n'empêche de le croire. Mais nous ne sommes guère plus avancés sur ce sujet qu'on ne l'était au temps de Mesmer, en ce qui concerne le magnétisme animal.

Le livre de M. Metzger fait estimer le caractère de l'auteur, son amour de la vérité, son entière sincérité, sa préoccupation des questions morales, mais on peut douter qu'il contribue à faire avancer la science.

ESQUISSE POPULAIRE DE LA THÉORIE ET PRATIQUE DU SPIRITISME

Cher Monsieur Leymarie,

Pour la grande cause du Spiritisme, il faut une propagande sérieuse et suivie comme premier devoir de tout spirite convaincu ; veuillez donc insérer dans la *Revue spirite* les quelques réflexions suivantes :

« Je veux parler du livre de *M. Witold Chlopicki*, *Esquisse populaire de la théorie et de la pratique du spiritisme* en langue polonaise.

Je connais peu M. Witold Chlopicki, mais je le considère par ses articles parus de temps en temps dans la *Revue spirite*, aussi dans ses travaux d'esprit libre ; secondé par les collaborations intellectuelles, on apprend vite à se connaître, à s'apprécier. Je dois et je veux ici, au nom de notre doctrine, rendre justice à son dévouement et à son zèle. Le livre de M. Witold Chlopicki est un ouvrage précieux, destiné à faire avancer l'humanité, à la mettre sur la voie véritable qu'elle n'eût jamais dû abandonner.

C'est le premier livre de ce genre édité en langue polonaise ; jusqu'à présent nous n'avons eu que des traductions d'auteurs français, allemands et anglais.

M. Witold Chlopicki s'est appliqué à élucider les questions les plus importantes que renferme « le Livre des Médiums » du maître Allan Kardec ; je veux dire la partie philosophique et la partie expérimentale du spiritisme.

On peut à l'aide de ce petit volume, être entièrement au courant de cette doctrine.

Sa clarté, sa concision, le mettent à la portée de ceux qui, ayant peu de temps à consacrer à l'étude du spiritisme, désirent néanmoins connaître une science appelée à se répandre insensiblement, à pénétrer dans les masses.

Ce travail, sérieusement élaboré, s'étudie facilement et donne la solution rationnelle d'une foule de problèmes qu'en vain, jusqu'ici, ont cherché les philosophes et les penseurs.

Tout homme intelligent a le besoin de s'initier à une science qu'on a trop longtemps mise au rang des choses absurdes ; comme il veut s'assimiler les idées qui ont cours, il désire s'occuper de ce qui intéresse tous les amis du progrès.

Les travailleurs, tels que M. Witold Chlopicki, s'efforcent, sans relâche, d'arracher à leur somnolence et à leur inertie, les âmes que l'ignorance a tenues captives pendant des siècles ; les âmes, chez lesquelles l'erreur et l'imposture éteignaient les divines clartés.

Avec mes fraternelles salutations,

JOSEPH DE KRONHELM.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Typ. A. DAVY, 52, rue Madame. — *Téléphone*.